VOLUME VI. WINNIPEG, MARDI, 13 MAI 1919 NUMERO 52

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - - $2.00
Union Postale - - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McMcDermot
Téléphones - - Garry 4264

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Voir en Page 9 pour détails et Programme de la Sé

LES LEGENDES

Nul n'osait plus contester l'habileté de l'Angleterre dans l'administration coloniale. C'était devenu un axiome politique. Et maints l'opposaient à la prétendue faillite de la France, incapable de coloniser. Rarement légende a eu la vie aussi dure que celle-là. Mais toute chose a son temps, et les plus solides légendes, même les mieux cultivées et les mieux défendues par la conspiration du silence, finissent par tomber à bas. Et l'heure semble venue pour la prétendue habilité de l'Angleterre à gouverner ses colonies.

Nous ne parlons pas de l'Irlande. La rébellion y est non pas à l'ordre du jour, mais à l'ordre de tous les temps, pourrait-on dire, puisque cette malheureuse terre n'a jamais joui de la tranquillité politique. Prenons plutôt le cas des Indes et de l'Egypte. Ces deux terres ont été tout dernièrement rudement secouées par la rébellion. La paix n'y a été rétablie que par la troupe; les mitrailleuses ont eu raison des turbulents. Croire que ces rébellions n'ont été qu'un feu de paille, qu'elles ne sont qu'un spasme passager de ces peuples gouvernés par l'Angleterre, c'est une erreur.

Il est vrai qu'on serait fort excusable de faire erreur. Depuis cinq ans, et longtemps avant, l'Angleterre a censuré toutes les dépêches d'Egypte et des Indes. Nous n'en avons su que ce qu'elle a cru pouvoir, sans nuire à ses intérêts, sans risque pour sa légende d'étonnante et impeccable administration coloniale, communiquer au reste du monde.

Mais tôt ou tard la vérité sort du puits et se fait connaître. L'Angleterre l'expérimente une fois de plus. En dépit de son opposition, la clarté se fait sur les affaires des Indes et de l'Egypte. Avec un peu de stupéfaction, nous y apprenons la faillite de l'administration anglaise. Un récent article d'un collaborateur de la *Croix*, de Paris, évidemment très au courant des choses de l'Inde et de l'Egypte, ouvre de surprenantes perspectives sur le régime anglais dans ces deux pays. Loin d'y être accepté et aimé, il y serait plutôt l'objet d'une énergique et irréductible opposition. Récemment ne nous annonçait-on pas de graves désordres en Egypte et l'arrestation de plusieurs dirigeants du mouvement nationaliste. Depuis le général Allenby les a "diplomatiquement" fait relâcher. Il y a à cette diplomatie une motif qu'on ne saurait ignorer. Elle a été imposée par la violence du mouvement général de protestation contre la conduite de l'administration anglaise. Partout c'était la rébellion.

"Des grèves se sont produites, dit la Croix, *en même temps que les Bédouins se livraient à des déprédations et que des troubles éclataient dans les grandes villes. La police et les troupes anglaises les réprimèrent avec sévérité. Depuis le 15 mars, c'est la révolte ouverte. Le Palais de Justice de Beni-Souef fut attaqué par une bande qui démolit les bureaux du gouvernement et attaqua Mudira. Les soldats indiens eurent raison de cette bande, mais une autre attaquait la garnison de Medinet, au Fayoum, et dans cette rencontre 400 Bédouins furent tués ou blessés. A Miniel, le train de Louqsor est attaqué et saccagé, et sept cadavres d'officiers britanniques sont trouvés dans le fourgon.*

"Les gares de Measla, près du Caire, et de Kaltin sont attaquées et détruites; la ligne de chemin de fer est coupée à Ter-el-Baroud; l'assaut est donné au bureau de la police de Kombramada; d'autres désordres sont signalés à Mansourah. Le quartier des résidents, à Port-Saïd, est le théâtre de rencontres sanglantes, et vingt-trois insurgés sont blessés par les troupes.

"Dans la province du Nord, des trains sont arrêtés; les voyageurs font feu sur les assaillants, dont un certain nombre sont tués ou blessés. A Damiette et à Rosette, ont eu lieu des émeutes sanglantes."

Après avoir noté qu'en Afrique-Sud des manifestations violentes contre la métropole anglaise ont dégénéré en bagarres meurtrières, la *Croix* constate qu'en dépit du silence imposé sur ce qui s'est passé aux Indes pendant la guerre, il n'en est pas moins acquis que la paix n'y règne pas et que la situation y est des plus difficiles. Et constatant que "*cette guerre, qui nous a tant appris, a fait s'évanouir cette légende dont on nous avait bercés de la maîtrise avec laquelle l'Angleterre savait administrer ses colonies et les Dominions*", elle se demande si ses procédés ont fait faillite? Et elle n'est pas loin de conclure dans l'affirmative.

C'est l'opinion d'ailleurs du *Statesman*, de Toronto, qui s'écrie, devant l'annonce qu'une famine, comme n'en a jamais connue l'Inde, la ravage. "*Combien de temps l'Angleterre pourra-t-elle dominer l'Inde par la force des armes, quand nous trouvons côte à côte dans l'Inde la richesse fabuleuse des princes et la misère profonde des masses? La conscience universelle s'est réveillée devant l'annonce de la faillite anglaise en Egypte et aux Indes. Cela n'est pas à la gloire de la politique anglaise que l'Inde ait été forcée de contribuer cent millions au budget de guerre anglais et que la conférence ait ignoré ou rejeté sa demande de secours pour remédier à sa profonde misère.*"

Evidemment il y a un revers à la médaille, et tout n'est pas perfection dans l'administration coloniale anglaise.

Précis du Traité de Paix

Fondation de la Ligue des nations.

Etablissement de frontières nouvelles pour l'Allemagne.

La Belgique obtient une portion de territoire.

Suppression de toute organisation militaire sur un territoire de cinquante kilomètres à l'est du Rhin.

Remise de l'Alsace-Lorraine à la France.

Remise pour quinze ans à la France des mines de charbon du bassin de la Sarre, avec administration internationale du district.

Reconnaissance de l'indépendance de l'Autriche allemande et de la Tchéco-Slovachie.

Cession à la Pologne de la plus grande partie de la Silésie supérieure, de la Posanie et de la Prusse occidentale, isolant ainsi la Prusse orientale.

Danzig, ville libre, avec privilèges spéciaux pour la Pologne.

Autonomie du Schleswig.

Destruction par des ouvriers allemands, aux frais de l'Allemagne, des fortifications de Heligoland et des dunes.

Abrogation du traité de Brest-Litovsk, reconnaissance de l'indépendance de la Russie, les Alliés se réservant le droit d'obtenir de ce pays restitution et réparation.

L'Allemagne doit renoncer à tous droits, titres et privilèges en dehors de l'Europe.

L'Allemagne devra rendre à la Chine les concessions de Tien-Tsin et de Hankéou, et livrer au Japon tous les droits sur le Chantoung.

Les ententes de l'Allemagne avec le Siam et la république de Libéria sont annulées.

L'Allemagne devra renoncer à tout droit sur le Maroc.

Le protectorat anglais sur l'Egypte devra être reconnu.

Réduction de l'armée allemande à 100,000 officiers et soldats; suppression du grand état-major général allemand; cessation de la fabrication d'armements et abolition de la conscription.

Réduction de la marine allemande à 36 navires de guerre avec 15,000 officiers et matelots. Reddition des autres vaisseaux, y compris tous les sous-marins. Destruction de tous les navires de guerre en construction, y compris les sous-marins.

Démolition des fortifications allemandes sur la Baltique.

Interdiction des forces aériennes militaires et navales, sauf 100 hydroplanes maintenus jusqu'à octobre pour la recherche des mines. Plus de zeppelins.

Les prisonniers allemands seront rapatriés mais on retiendra des officiers comme otages jusqu'à ce que les criminels de la guerre aient été délivrés.

Demande à la Hollande de livrer l'ancien empereur pour lui faire subir un procès devant un tribunal international, sous l'accusation d'offense suprême à la dignité internationale et à la sainteté des traités.

Procès des criminels de la guerre devant des tribunaux militaires.

L'Allemagne doit assumer toute la responsabilité des pertes et dommages causés durant la guerre.

On dira à l'Allemagne, le 1er mai 1921, le total des obligations qu'elle aura contractées pour dommages causés, avec conditions de paiement s'étendant sur une période de trente ans.

Les pertes maritimes des Alliés devront être compensées tonne pour tonne et classe pour classe.

L'Alemagne devra d'ici cinq ans construire pour les Alliés des navires d'un tonnage total de 1,000,000 de tonnes.

L'Allemagne devra rendre aux Alliés toutes les sommes empruntées par la Belgique.

L'Allemagne devra rendre au roi du Hedjaz le Coran du calife Othman, autrefois à Médine, et au gouvernement britannique le crâne du sultan d'Okwawaw, autrefois dans l'Afrique orientale allemande.

L'Allemagne devra rendre à la France les drapeaux qu'elle lui a enlevés durant la guerre de 1870.

Les Alliés devront, durant cinq ans, recevoir le tarif préférentiel quant aux droits de douane et d'exportation.

Les dettes d'avant la guerre devront être liquidées par le système de maisons de liquidation internationales.

On pourvoiera à la non-exécution des contrats d'avant la guerre, y compris les polices d'assurances.

L'Alsace-Lorraine sera libérée de sa part de la dette nationale allemande.

Répudiation du traité de Bucarest. Tous ceux qui participent au traité devront accepter la convention de l'opium.

Permission à la Belgique de construire le canal du Rhin à la Meuse.

L'Allemagne devra aider aux communications par chemins de fer internationaux.

La Tchéco-Slovacnie recevra accès à l'océan tant au sud qu'au nord.

Le canal de Kiel sera ouvert à toutes les nations à conditions égales.

Liberté des airs au-dessus du territoire allemand pour les aviateurs alliés.

Liberté de passage à travers l'Allemagne pour la personne, les marchandises, les navires et la poste des Alliés.

Mise sous commission du Danube, du Rhin et de la Moselle.

Institution d'organisations ouvrières internationales.

Occupation du territoire allemand durant quinze ans si les obligations ne sont pas remplies à temps.

L'Allemagne devra accepter d'avance les traités que concluront les Alliés avec ses anciens associés de guerre.

L'Allemagne doit renoncer à toute réclamation contre les Alliés.

Le traité de paix devra être ratifié aussitôt que possible.

À Droite et à Gauche

AUTOUR DE FIUME.

Orlando est revenu à Versailles, mais le sort de Fiume n'est pas encore réglé. Plusieurs solutions ont été étudiées, et on nous a même annoncé que Fiume, après deux ans d'internationalisation, irait à l'Italie. Dans l'intervalle, selon toutes probabilités, on aurait procuré aux Yougo-Slaves un débouché autre sur l'Adriatique.

Très bien: pareille solution peut satisfaire l'Italie, mais les Yougo-Slaves et surtout le président Wilson? Les Yougo-Slaves semblent irréductibles, et l'on affirme qu'ils disposent d'une armée de 400,000 hommes. Puis le président Wilson voudra-t-il se déjuger? Après s'être d'aussi éclatante et catégorique façon prononcé en faveur des prétentions Yougo-Slaves et contre le prétendu droit de l'Italie, voudra-t-il revenir sur ce qu'il a déclaré irrévocable? Si l'on peut juger de son attitude de demain par ses antécédents on doit dire non.

* * *

LA DALMATIE.

Le traité de Londres, qui entassa sous les pieds de l'Italie assez de concessions et d'avantages territoriaux pour que son amour de la justice, de la liberté, la put porter au sommet de l'idéalisme, ne lui donnait point Fiume. Elle ne peut donc pas arguer d'un contrat, d'un engagement des Alliés. Elle le peut cependant dans le cas de la Dalmatie. Les signataires du traité de Londres lui en ont concédé la possession future. Mais ici encore le président Wilson s'est prononcé contre les prétentions italiennes. Sur ce point, différemment de Fiume, M. Wilson se trouve à contrecarrer directement un engagement consenti par la France et l'Angleterre. D'où une première difficulté. Et ce n'est pas la seule que fera surgir l'Italie si elle exige tout ce qui lui fut promis par le pacte secret de Londres. Ainsi elle pourrait donner naissance à un imbroglio italien-greco, car on lui a promis les Iles du Dodecanèse. Ce sont des îles grecques, dont la population a demandé son rattachement à la Grèce. L'Italie s'en est fait promettre la possession par le traité de Londres. Grecs et Italiens s'y talochent déjà. Beauté et avantage des traités secrets.

* * *

JAPON ET CHINE.

La Chine a notifié ses représentants de ne pas signer le traité de paix. Elle est surtout mécontente de la conduite du Japon et de ce qu'il hérite dans une large mesure des dépouilles de l'Allemagne en Chine. La déchéance allemande en Chine, affirme la république chinoise, aurait dû se faire au seul profit de la Chine, car c'est à ses seuls dépens que s'était édifiée la puissance allemande. Le Japon ne l'a pas entendu de cette oreille-là. Il a déjà des intérêts considérables en Chine et il fait d'elle, de toute évidence, l'objet de sa pénétration politique et industrielle. Pour mieux servir ses visées impérialistes, il couvre le tout du manteau de l'orgueil des races jaunes. "L'Asie aux Asiatiques", dit le Japon. Hors de chez nous les races blanches. Passe si cela était sincère, si cela n'avait d'autre but que d'assurer le plein épanouissement national de la Chine. Mais cela n'est pas. Le Japon veut encore moins que les puissances blanches l'indépendance de la république chinoise. Ce à quoi il vise, c'est à l'asservissement politique et économique de la Chine. Pénétré de l'esprit allemand, nourri des doctrines allemandes dont ses classes dirigeantes n'ont cessé de s'inspirer, le Japon joue dans le continent asiatique le rôle que l'Allemagne a joué dans l'Europe centrale. En profitera-t-il plus que l'Allemagne? Il est permis d'en douter, car tôt ou tard, il se heurtera à une Chine organisée et puissante.

* * *

LES "FOREIGNERS".

Ils sont l'objet d'une antipathie à peu près générale d'un bout à l'autre du pays. Cette antipathie s'étaye sur mainte raison. Là, comme toujours dans les problèmes de ce genre, le chauvinisme joue un certain rôle. L'Anglais n'a jamais aimé l'étranger; il s'est toujours cru son supérieur et l'a toujours tenu dans un superbe dédain. Et aujourd'hui, l'étranger c'est plus ou moins l'ennemi, celui contre lequel, l'âme parfois labourée et déchirée par le spectre de la défaite, il a lutté quatre ans. Mais l'étranger c'est surtout celui qui, tandis que les fils de la patrie canadienne bataillaient en Europe, vendait ici à haut prix son travail. C'est un aspect du problème actuel que nous ne devons pas oublier. Si nous passons par une si grave crise ouvrière, imputable à la cherté de la vie et à un certain ferment de révolte sociale, c'est dans une forte mesure le fruit de la conduite des "foreigners" ces quatre années de guerre. Dans certains champs de l'action ouvrière au Canada, — ainsi dans les mines, — ces "foreigners" ont fait la pluie et le beau temps. Ils constituaient toute la main-d'oeuvre disponible; ils ne l'ignoraient pas et ils en ont largement tiré profit. Ce n'est pas commettre une injustice que d'affirmer qu'ils en ont abusé. Aujourd'hui la démobilisation, à laquelle s'ajoute une certaine raréfaction du travail, donne un surplus de main-d'oeuvre. Comment s'étonner que ceux qui se sont battus depuis un an, deux ans ou plus, se tournent contre ceux qui d'une autre patrie, d'une patrie ennemie souvent, ont profité du manque de main-d'oeuvre, né de l'enrôlement ou de la conscription des premiers, pour accroître ici le coût de la vie en rendant follement dispendieux, certains travaux, par exemple l'extraction du charbon? Ils sont dans une bonne mesure responsable de la cherté de la vie. Cela pourrait peut-être passer inaperçu s'il y avait prospérité générale, s'il y avait plénitude de travail. Mais nous ne sommes ni très prospères, ni n'avons-nous plénitude de travail. Et qui pis est, les "foreigners" détiennent un très grand nombre d'emplois et de ceux qui ont été les plus lucratifs depuis quatre ans.

L'on comprend facilement que les démobilisés sans emploi montent à l'assaut de ces positions et, forts des services rendus à la patrie, en veuillent chasser les étrangers pour s'y installer. C'est ce qui se produit dans l'Ouest, et plus particulièrement en Colombie-Anglaise. Là-bas, sur la côte du Pacifique, des milliers de sujets ennemis, d'étrangers, sont sans travail et battent le pavé des villes colombiennes.

* * *

IMMIGRATION ORIENTALE.

Le Japon a tenté de faire reconnaître par la Ligue des Nations l'absolue égalité des races. Il a échoué devant l'opposition de l'Australie et des Etats-Unis.

Selon le Japon, il ne s'agit pas tant d'obtenir pour ses sujets le droit et la faculté d'émigrer et de s'établir en terre étrangère que de faire admettre la parfaite égalité des races. C'est une question d'orgueil national. De même que l'Hindou et le Chinois, le Japonais ne veut pas se confesser l'inférieur du blanc. Il se croit son égal, le proclame et le veut faire admettre par le blanc.

Si le problème de l'immigration orientale ne devait s'envisager que de ce seul angle, il serait tôt résolu. Le blanc n'a pas le dédain du jaune; l'Américain n'aura jamais la pensée d'assimiler l'oriental au nègre.

Ce qui constitue le noeud gordien du problème de l'immigration orientale, c'est sa répercussion sur la vie économique tant en Australie qu'en Colombie-Anglaise et Californie. On s'est récrié dans quelques milieux contre la civilisation orientale, mais ce n'est là qu'un de ces préjugés voulus derrière lesquels s'abritent des raisons économiques. Un journal de Vancouver l'avoua franchement un jour. Nous ne voulons pas d'immigration orientale parce que ces immigrants, capables de vivre à bien meilleur marché que nous, sont de trop rudes concurrents, écrivait en résumé ce journal.

Cela est tout aussi vrai en Australie et en Californie. Pour le blanc de ces pays, c'est une question de vie. Le jaune pourra invoquer aussi haut qu'il voudra son droit d'émigrer, là où il lui semble bon de le faire, le blanc lui rétorquera qu'il a le droit de vivre, de vivre chez lui, et que ce droit-là prime tout. Ce droit-là, il n'hésitera pas à l'étayer sur la force armée. L'Australie l'a déjà laissé entendre.

MGR BELIVEAU

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface est revenue samedi dernier d'un voyage d'un mois dans l'Est. Mgr Béliveau a assisté à la réunion des archevêques à Québec et aux fêtes de Mgr Larocque.

PROPAGANDE!

CONTES HISTORIQUES

Des contes historiques en images! Telle est l'heureuse acquisition que vient de faire le "Comité de Propagande LaVérendrye"! Dix magnifiques sujets, tirés des plus beaux sujets de notre histoire! Nous avons ainsi, retracée à larges traits, la vie des premiers artisans de notre grandeur nationale, observée sous ses aspects les plus saillants: Maisonneuve, Louis Hébert, Marie Rollet (la première Canadienne), Bréboeuf et Lallement, Jean Talon, Guillaume Couillard, Jeanne Mance, LaVérendrye (il est bien à nous celui-là!), Montcalm. Voilà les sujets étudiés, avec quel attrait dans l'imagerie et quel bonheur dans l'expression du récit historique qui l'accompagne.

L'imagination des enfants ne peut qu'en être vivement frappée; c'est l'enchantement de l'intellect dans l'étude de l'histoire! Aux grandes personnes nous pouvons certifier qu'elles réapprendront avec délices ce qu'elles ont pu oublier.

Nous en avons des quantités.... inépuisables.

Prix d'une série de dix feuilles: 15 sous, franc de port, prix dérisoire et bien minime, si l'on considère l'intérêt de ces récits!

COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE,
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

QU'EST-CE QU'UNE NATIONALITE?

La paix mondiale se fera sur la base du principe des nationalités, posé à nouveau par le Président Wilson; mais qui est un principe essentiellement français, cher à Napoléon III, ce qui a valu à l'Italie de connaître l'unité. Que de critiques, souvent fondées, soulèvent chaque jour ce principe des nationalités! Quels flots d'encre il fera encore couler, après avoir fait couler des flots de sang!

Pourquoi? parce qu'on a oublié d'éclairer la lanterne, c'est-à-dire de définir la nationalité. La chose n'est pas si aisée qu'elle le paraît à première vue. Tout le monde applaudit à l'idée fort juste que les nationalités, comme les individus, sont libres, qu'elles ont le droit de disposer de leurs destinées. On a fait des révolutions pour assurer la liberté des individus; on a fait des guerres pour assurer la liberté des nationalités. Seulement, en vertu de quels arguments, d'après quelles preuves, un groupe d'individus a-t-il le droit de se considérer comme une nationalité apte à la vie, légitimement appelée à la réclamer?

Sur quoi repose la nationalité? Est-ce sur la race? Il n'y aurait pas alors de nationalité possible; car, dans le même pays, dans la même ville, il existe souvent deux, trois, quatre races. Un Français de Bretagne, un Français de Provence, un Français de l'arrondissement de Bayonne, sont-ils anthropologiquement de la même race? certainement non, et nous relevons plus de différences anthropologiques entre un habitant de Quimper, un habitant de Saint-Jean-de-Luz et un habitant d'Arles qu'entre un citoyen de Lille et un citoyen de Cologne. Et même dans une seule région telle que la Bretagne, nous constatons la superposition de plusieurs races. Pourtant, quelle nationalité offre plus d'unité que notre chère France! La race a donc été rapidement écartée comme critérium de la nationalité et personne n'oserait en parler.

Est-ce alors la langue, comme le voudraient les savants allemands, qui nous servira de base? Si nous acceptons une telle théorie, l'Alsace devrait être considérée comme allemande, puisque la majeure partie de ses habitants parlent l'allemand. La langue a une valeur comme élément d'appréciation dans certains cas, mais la communauté de langage ne saurait créer la nationalité. Les Bulgares, qui parlent une langue slave, n'en sont pas moins, quant à la race, des ougro-finnois (proches parents des Turcs et des Hongrois); ils ont adopté la langue des Slaves vaincus par eux.

En consultant la linguistique pour déterminer les nationalités ayant droit à l'existence, nous aboutissons, en Autriche-Hongrie, à un incroyable enchevêtrement: par exemple, des villages tchèques de la Bohême ont pour voisins des villages allemands; en Moravie, toutes les campagnes sont habitées par des Slovaques, tandis que dans les villes, Brünn, Olmütz, Iglau, dominent les Allemands; en Transylvanie se succèdent des villages roumains, hongrois, allemands; sur la côte dalmate, une partie des villes sont italiennes, toutes les populations rurales, au contraire, sont slaves. Allez donc tracer des délimitations qui aient une valeur géographique quelconque, si vous faites appel aux indications de la linguistique.

La nationalité n'est pas un fait anthropologique ou linguistique, pas plus qu'elle n'est une formule métaphysique; ceux qui voudront s'en convaincre n'ont qu'à lire la belle étude de Renan sur la définition de la nationalité, où sont réfutées les billevesées allemandes que propagent en ce moment fort inconsciemment bien des publicistes lorsqu'ils discutent le principe des nationalités.

La nationalité est une réunion d'individus ayant les mêmes aspirations parce qu'ils ont le même passé historique, ayant les mêmes besoins économiques, parce que ces besoins économiques sont déterminés par les mêmes causes géographiques. Elle est à la fois un fait historique et un fait géographique.

Si on la comprend ainsi, l'application du principe des nationalités apparait sous un tout autre jour. Ainsi, la Pologne est une nationalité qui a un droit absolu à la vie, parce qu'il existe quelques millions d'hommes, les Polonais, qui ont le même passé historique, qui ont constitué un Etat régulier détruit par un abominable abus de la force; lors de la paix mondiale, proclamer la nationalité polonaise indépendante et libre, cela n'est pas créer, c'est ressusciter. La Pologne, d'autre part, a une délimitation qui s'impose, parce qu'elle est déterminée par des causes géographiques; il lui faut un débouché maritime pour jouir de l'autonomie économique, et ce débouché maritime, elle ne peut l'obtenir qu'en possédant l'embouchure de son grand fleuve, la Vistule.

Même cas pour la Bohême, qui a constitué jadis un royaume puissant, dont l'un des rois, l'aveugle Jean de Luxembourg, vint mourir pour la France sur le champ de bataille de Crécy. Les Slovènes et les Croates, qui forment le groupe yougo-slave, ne peuvent arguer du fait de l'existence historique d'un Etat yougo-slave autonome, mais leur sort est beaucoup plus logiquement lié à celui de la Serbie qu'à celui de l'Autriche et de la Hongrie; ce n'est que par la conquête qu'ils ont cessé d'être Slaves. L'histoire nous amène donc à conclure à leur union avec la Serbie pour constituer la plus grande Serbie, et comme la Serbie a besoin, elle aussi, d'un débouché maritime pour vivre, l'union de la Serbie continentale, de la Dalmatie et de la Croatie maritimes s'impose pour des raisons géographiques.

Voilà des applications méthodiques, scientifiques du principe des nationalités par le principe de l'équilibre, ce principe fondamental de l'ancienne diplomatie française. En vertu du principe d'équilibre, aucune nationalité ne doit avoir un excès de force qui lui permette d'absorber des nationalités voisines trop faibles. Les nationalités trop faibles sont une cause de guerres parce qu'elles sont une cause de convoitises. C'est ce qui nous oblige à écarter l'hypothèse d'une Autriche allemande isolée, impuissante, par conséquent, à maintenir son existence autonome, mais à écarter aussi l'hypothèse de l'union de l'Autriche allemande à une république allemande pangermaniste, fût-elle fédérale. En vertu du principe d'équilibre, création d'une Allemagne du Sud, Autriche, Bavière, Bade, Wurtemberg et pays du Rhin opposée à l'Allemagne du Nord et à la Saxe; l'équilibre de l'Europe exige qu'un Etat ne dépasse pas 40 à 50 millions d'habitants.

Pas de nations trop fortes; pas de nationalités trop faibles; l'équilibre dans le cadre des nationalités viables.

G. SAINT-YVES.
—"La Libre Parole", Paris.

LA FAMILLE SE REFORME-T-ELLE AU CIEL?

Monsieur le directeur,

Un lecteur de l'"Action Catholique" adressait ces jours derniers à un théologien la question suivante, dont il désire avoir la solution dans les colonnes de votre journal: "Les membres d'une même famille auront-ils le bonheur de se voir et de s'aimer au ciel?" Voici la réponse que nous croyons devoir lui donner:

C'est le sentiment commun des docteurs catholiques et l'enseignement traditionnel des théologiens qu'au ciel la famille se reconstitue et que ses membres s'aiment d'une affection distincte de celle des autres bienheureux, plus tendre à la fois et plus intime.

"Au ciel, dit saint Thomas, chacun conserve une affection spéciale pour ceux qui lui furent unis sur la terre, et il continuera de les aimer en plusieurs manières: à cause de la parenté, de l'amitié, de l'alliance, des bienfaits reçus ou accordés, de la même patrie et de la même vocation. Car les motifs d'honnête dilection ne cesseront pas d'agir sur le coeur des bienheureux". (Summa, 2.2., q. 26. art. 13). Pourquoi d'ailleurs le bon Dieu détruirait-il les affections pures et honnêtes qu'il mit lui-même dans le coeur humain pour adoucir les amertumes de la vie?

Le R. P. Blot, dans un excellent petit livre, intitulé: "Au ciel on se reconnait", nous donne, pour démontrer la vérité de notre assertion, une raison assez peu banale qui vaut la peine d'être citée: "S'il était vrai, dit-il, qu'au ciel les membres de la même famille ne se reconnaissent pas, Jésus ne reconnaitrait plus Marie et n'en serait plus reconnu. N'est-ce pas horrible à penser et à dire"?

"Nous n'avons pas perdu ceux qui sortent de ce monde..., écrivait saint Augustin, mais nous les avons envoyés avant nous dans cette autre vie, où ils nous seront d'autant plus chers qu'ils nous seront plus connus." (Lettre 92).

L'Eglise d'ailleurs dans sa liturgie affirme nettement qu'au ciel on se reconnaîtra pour renouer plus intimement les liens d'affection d'ici-bas. Il y a dans le Missel une oraison que le prêtre peut réciter à la messe pour le repos de l'âme de son père ou de sa mère. Dans cette prière, que l'Eglise elle-même met sur les lèvres du célébrant, elle lui fait demander à Dieu la grâce de revoir dans le ciel son père et sa mère. Il est donc vrai, d'après le sentiment de l'Eglise, que le père, la mère et l'enfant se reverront et se reconnaitront dans le ciel.

Nous devons donc tenir comme certain que la famille se reconstitue dans le ciel et que ceux qui se seront aimés sur terre pourront reprendre dans l'éternité pour ne les plus rompre jamais leurs relations d'ici-bas.

On pourra lire avec profit sur ce sujet, l'opuscule du R. P. Blot que nous avons mentionné et le livre du R. P. E. Hamon: "Au-delà du tombeau."

R. C., ptre.

LE COIN DES DAMES

VIE HEUREUSE

C'est un petit ménage heureux que les B... ou l'on s'y trompe fort. A les voir, on les croirait encore à l'époque de la "lune de miel", et pourtant, ils sont entourés de plusieurs petits enfants. Ils vivent dans l'ombre, d'une vie calme et sereine et se suffisent l'un à l'autre. Lui part chaque matin, le coeur léger, plein de courage, commencer sa journée, tandis qu'au logis il laisse une épouse bonne et dévouée dont l'unique désir est de lui faire un intérieur agréable pour le repos du soir. Elle sait l'aider dans toutes ses ambitions, et le consoler de ses déboires. En elle, il a mis sa confiance, et elle lui prouve incessamment que ce n'est pas en vain. L'un pour l'autre, ils sont vraiment un appui.

Quand les soirées se font plus longues et plus tièdes, vous pouvez les voir se délasser de leur labeur journalier en marchant d'un pas cadencé et lent. Cette heure d'intimité leur est douce. A la clôture qui entoure leur demeure, avant de se séparer, ils causent aussi quelquefois comme deux amoureux. Ils ont toujours quelque chose à se dire. C'est charmant. Ainsi ils vieilliront, et toutes les épreuves, tous les heurts qui peuvent venir ne feront qu'augmenter cette union des deux époux modèles.

Où puisent-ils cette paix? D'où leur vient ce bonheur simple qu'ils goûtent? Je ne doute pas que ce soit aux pieds des Autels, où ils vont souvent tous les deux, pendant qu'une bonne-maman garde, à son tour, les petits à la maison.

Vous pensez peut-être qu'ils vivent ainsi retirés; qu'ils n'entendent pas les pressants appels du dehors, parce qu'ils n'ent ont pas l'avantage (?). Moi, je crois qu'ils sont jaloux de leur bonheur et qu'ils le défendent... C'est bien! Bah! le monde! c'est à ses dépens qu'on apprend à le connaître..... Heureux sont ceux qui ne se sont pas laissés prendre à ses faux appâts.

Jeune amie qui, à l'heure où le printemps s'éveille, allez sentir se glisser à votre doigt l'anneau qui vous liera à l'élu de votre coeur, c'est à vous que j'ai pensé en m'essayant dans cette faible esquisse. Petites épousées de demain, vous rêvez sans doute d'un bonheur identique à celui que je viens de dépeindre. Mais peut-être qu'au récit de sombres tableaux qu'on vous a faits de tel ou tel foyer d'où la paix a disparu, vous prenez-vous à trembler devant le mystérieux avenir qui vous guette. Non, il ne faut pas avoir peur de la vie. Souriez à vos rêves légitimes de bonheur, pourvu que vous ayez le soin constant d'en appeler à Celui d'où découle toute vraie paix. C'est dans la prière que vous trouverez, on vous l'a dit, la force de toutes les abnégations, quelquefois héroïques, mais qui ne feront que consolider davantage les bases de votre bonheur.

J. de Maistre écrivait à un ami, la veille de son mariage: "Le mariage, pour l'homme tant soit peu sage, se fait comme "le salut avec crainte et tremblement. Mon occupation de tous "les instants sera d'imaginer tous les moyens possibles pour "me rendre agréable et nécessaire à ma compagne, afin d'avoir "tous les jours devant les yeux un être heureux par moi. Si "quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du ciel, "c'est cela!"

C'est là un noble souci, que vous souhaitez toutes, n'est-ce pas, voir déposer dans votre corbeille de fiancée. Certes, et je vous approuve. Mais à votre tour de mériter l'éloge qui est fait ensuite de l'ange de bonté que le bon Dieu avait mis sur la route de ce grand homme: "Il avait découvert le trésor "que l'Ecriture proclame à peu près introuvable: la femme "forte qui fait peu de bruit mais beaucoup de bien, qui sait "peu de chose, mais qui le sait bien et qui, surtout, n'ignore "rien de ce qu'il faut savoir, une femme modeste, pieuse; tendre, pratiquant cette maxime que "dans la maison, la mère "doit être devinée partout, et ne se montrer que dans ses "enfants."

JACQUELINE des ERABLES.

A LOUIS VEUILLOT

J'ai cru: Je vois!
L. V.

Souriant à l'appel du Maître
Dont tu reconnais la voix
— Déjà désincarné peut-être —
Tu t'écrias: "J'ai cru: Je vois!

"J'ai cru, lorsque la nuit du doute
"Angoissait la terre et les cieux,
"J'ai cru qu'au détour de la route
"L'aurore éblouirait mes yeux:

"De notre science fragile
"Ayant fait—si vite!—le tour,
"J'ai rouvert mon humble évangile
"Et j'ai cru dans sa loi d'amour;

"Et maintenant que glisse et tombe
"Ma plume probe de mes doigts,
"Voici qu'au rebord de ma tombe,
"Voici que, d'avoir cru, je vois:

"Je vois ce que ne peut décrire
"Notre pauvre langage humain:
"Je vois la Vierge me sourire
"Et Jésus me tendre la main;...

"Et par delà le sombre espace,
"Je vois les anges du ciel bleu
"Me désigner, déjà, ma place:
"A la droite même de Dieu!"

* * *

O Veuillot! rude et fier prophète,
Va, ton astre n'a point pâli:
Quand plus d'une gloire surfaite
Chaque jour descend dans l'oubli,

Ta gloire à toi monte, éclatante:
Vois comme au nom de ton enfant
La vieille église militante,
Relève un front plus triomphant!

Et ta moisson n'est pas finie:
Au champ de ton apostolat
Mûrit le blé de ton génie!
Engerbés, tes livres sont là

Et, les inondant de ses larmes,
L'incrédule au pied de la croix,
Vaincu par eux, met bas les armes
En s'écriant: "J'ai lu: Je crois!"

Théodore BOTREL.

PENSEES CHOISIES

On aime toujours ceux pour qui on est un dieu.—Jules Lemaître.

* * *

Ce n'est pas la réalisation d'un bonheur ardemment désiré, qui cause la joie la plus vivre, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est enfin écarté de la vie.

* * *

Il y a bien un droit du plus sage, mais non un droit du plus fort.

* * *

Faut-il, pour parler, attendre que tout le monde soit persuadé d'avance, et parce qu'il y a des sourds, la parole perdelle ses droits?—Hello.

* * *

C'est une grande consolation, devant toutes les menaces de la destinée humaine de pouvoir dire: Dieu est bon. Pour qui veut s'instruire dans la science de l'homme, c'est le procédé le plus décevant que celui qui consiste à disperser sa vue sur beaucoup de spectacles.

"MA BIGOTE DE FEMME"

C'est en ces termes que messire Pierre Acarie, vicomte de Villemaur, parlait de Barbe Avrillot, son épouse. Il était cependant très religieux, aimait et vénérait celle qu'il avait choisie pour compagne, mais Barbe Avrillot qui, dès son enfance avait projeté d'entrer au couvent, ne l'avait épousé que contrainte par ses parents et avait gardé la nostalgie du cloître. Cependant, elle aima son mari d'une affection profonde et accepta tous ses devoirs d'état, élevant avec le plus grand soin les six enfants que Dieu envoya. Pierre Acarie fut sous la Ligue, qui voulait empêcher Henri IV encore protestant de succéder sur le trône aux "rois très chrétiens", un personnage influent; membre du Comité des Seize qui gouverna Paris, puis du Comité des Quarante qui prépara la défense de la capitale. Il sacrifia une partie de sa fortune pour la cause catolique et fut exilé après l'entrée d'Henri IV à Paris. Pendant ce temps d'épreuves, Barbe restaura, à force d'économie, le patrimoine familial; malgré sa pauvreté relative, elle avait encore trouvé le moyen de secourir de nombreuses victimes de la famine qui sévit pendant le siège. Le salon de Mme Acarie est fréquenté par l'élite de la société du temps; on devine que, parmi les visiteurs, elle goûte particulièrement la compagnie du P. Coton, confesseur du roi; de l'évêque de Genève, saint François de Sales; du bon "M. Vincent", le grand saint Vincent de Paul, qui vient la solliciter pour ses pauvres, et celle de l'abbé de Bérulle, futur cardinal, fondateur de l'Oratoire. C'est cette pieuse femme qui va se charger d'instituer en France le premier monastère du Carmel d'après la réforme accomplie en Espagne par sainte Thérèse, et elle a la joie, mêlée de regret, de conduire ses trois filles à la grille de ce monastère. Après la mort de son mari, elle-même prendra la même voie et deviendra Soeur Marie de l'Incarnation: le désir de sa vie accompli, mais elle exige d'être admise dans les converses, pour être affectée aux travaux matériels. Ses supérieures, pleines d'admiration, l'envoyèrent laver la vaisselle. Plus tard, elle fut élue prieure du Carmel d'Amiens; mais elle allégua que cette élection d'une converse était contraire à la règle et retourna à sa vaisselle. Exemple salutaire pour notre génération orgueilleuse qui rougit du travail manuel. Béatifiée le 21 mai 1791, la bienheureuse Marie de l'Incarnation (1566-1618) est fêtée à Paris le 18 avril.

—"Le Pèlerin."

L'OBEISSANCE MARCHANDEE

"Louis! prends ton manteau."

—"Maman, ce n'est pas la peine."

La mère: "Regarde comme le temps se couvre! le vent est d'Ouest, le baromètre baisse: prends-le tout de même."

—"Mais, maman, je t'assure qu'il ne pleuvra pas."

—"Jeudi, en allant chez ton oncle, tu n'avais pas ton manteau: il a plu et tu as été mouillé jusqu'aux os."

—"Oui, mais dimanche tu me l'as fait prendre et jamais le temps n'a été si beau."

... Si la mère est résolue à se faire obéir, elle ajoutera nerveusement: **"Sais-tu que tu me lasses avec tes réflexions. Prends ton manteau; je le veux."**

Dès lors, à quoi bon le petit cours de météréologie de tout à l'heure, pour aboutir à un ordre final?

Eh bien, ce "marchandage" dans l'obéissance, est le vice capital de l'éducation sentimentale, système où l'on se livre, avec plus ou moins de succès, à une argumentation en règle en vue de convaincre, au lieu de commander.

... La correction dans l'attitude, la courtoisie dans le langage, l'affabilité dans les manières, font partie intégrante de l'éducaton.

C'est indiscutable.

On doit y attacher grande importance, parce qu'elles ont la valeur de vertus sociales cotées à très haut prix, et parce que le monde en tient souvent plus compte que du vrai mérite, pour peu que celui-ci revête une certaine forme de rudesse, ou manque tant soit peu d'urbanité.

On ne suppose pas volontiers un fruit délicat et fin, sous une écorce épaisse et grossière.

Toutefois, les bonnes manières, si estimables soient-elles, n'ont, en définitive, qu'une valeur secondaire: ce sont d'aimables apparences.

Rien de plus.

F. NICOLAY.

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des statues de plâtre

Faire une bouillie épaisse d'amidon et en étendre une couche avec une brosse à peinture, sur le plâtre à nettoyer. Cette colle pénètre dans tous les interstices et s'empare de toutes les saletés. Une fois sèche, elle s'écaille en larges plaques en entraînant toutes les souillures.

* * *

Tache de rouille

Employez le sel d'oseille, auquel vous pouvez ajouter un peu de raclure d'étain.

Pour couper les cheveux des enfants

Pour les couper en balai, avec plus de facilité, tournez une corde deux fois autour de la tête environ un demi-pouce au-dessus de l'endroit où vous voulez les couper. Attachez-la bien. Les cheveux resteront en place, et vous aurez une plus grande facilité pour les tailler bien égaux.

* * *

Pour enlever une vieille tapisserie

Mettez une bouilloire pleine d'eau bouillante dans la pièce et fermez bien portes et châssis. La vapeur décollera le papier que vous pourrez ensuite tirer aisément.

LA VENTE DU VIN DE LA BIERE

Montréal, 8. — La commission des licences a siégé hier après-midi. Elle a accordé plus de 90 permis à des hôtellers qui veulent vendre des vins et de la bière en vertu de la nouvelle loi. Tous les "bars" sont aujourd'hui transformés en restaurant avec tables et chaises. Les comptoirs ont été mis au rancart. Les épiciers pourront obtenir leur licence le 10.

EPIDEMIE SUR LE BETAIL

Montréal, 7. — On rapporte de Ste-Adèle de Terrebonne que les fermiers perdent beaucoup de bêtes à corne, qui succombent à une maladie ressemblant beaucoup à l'influenza. Vingt pour cent des animaux atteints de cette maladie succombent. On craint que l'épidémie se propage, car jusqu'à présent il a été impossible de l'enrayer.

LE PARTI UNIONISTE

Ottawa, 7. — Le chroniqueur parlementaire du Citizen anonce que le projet de consolider le parti unioniste serait repris aussitôt après le retour de sir Robert Borden.

Sir George Foster, M. Burrell, sir Ed. Kemp, M. Crerar et M. Carvell se retireraient probablement, dit-il.

La retraite de ces messieurs dépendrait beaucoup de la politique à venir du gouvernement.

Nous avons raison de croire, ajoute le correspondant, que sir Robert Borden, tous les ministres conservateurs et plusieurs des libéraux faisant partie du cabinet, sont fortement en faveur de continuer la combinaison actuelle sous la rubrique unioniste.

La question sera décidée au moins en principe d'ici à la fin de la session.

L'EPIDEMIE DE GRIPPE

On a, à certains moments, prononcé les noms de peste, choléra ou dysenterie au cours de l'épidémie qui vient de sévir durant dix mois. Faut-il admettre que la nature de l'épidémie soit demeurée indécise?

Gravité de l'épidémie

Sans conteste, la mortalité attribuable à l'épidémie a dépassé aisément celle qui est due aux grandes épidémies antérieures. La formidable saignée humaine représentée par la guerre n'a point enlevé plus de vies. C'est ainsi qu'il y a eu telle période de six semaines où la mortalité mondiale, par la grippe, a atteint six millions de vies, soit en moyenne un million par semaine! Et qui d'entre nous n'a eu plus ou moins directement connaissance de certains spectacles de désolation très modernes qui évoquent à l'imagination les horrifiantes peintures des villes pestiférées aux siècles passés?

Aux Indes, plus de la moitié de la population a subi les atteintes de la maladie, un rapport du commissaire sanitaire chiffre à six millions le total des décès au cours de l'épidémie: cinq millions dans l'Inde britannique et un million dans les Etats indigènes.

Les anciennes épidémies de grippe

On relève au cours de l'histoire, depuis le XVIe siècle, cent à cent cinquante épidémies d'influenza ou de grippe; la première connue en Europe date de 1510.

Le nom d'influenza a été donné à cette affection au début du XIXe siècle, à une époque où on attribuait généralement les épidémies à des miasmes de l'air ou à de mystérieuses influences atmosphériques. A la vérité, l'influence de l'atmosphère, de la température, de l'humidité joue un rôle important dans les épidémies de grippe et autres; mais on ne doute pas, aujourd'hui, que cette influence ne s'exerce qu'indirectement, soit en favorisant la pullulation des microbes qui sont les agents directs de ces épidémies, soit en diminuant les facultés de résistance de l'organisme humain.

L'épidémie de grippe de 1580 fit périr à Rome 9,000 personnes et dépeupla plusieurs pays d'Europe.

Au siècle dernier, la grippe sévit en 1835, 1837, 1848, 1867, 1870, 1886, 1889, 1898.

La grippe se répand au loin avec une rapidité caractéristique. L'épidémie de 1837 ne mit que quinze jours pour couvrir tout le nord de l'Europe: à Paris elle fut remarquablement persistante ayant atteint une durée de six mois, par recrudescences. Celle de 1847 éclatait le même jour à Paris, Nancy et à Londres, et elle couvrit la surface du globe en six mois.

En septembre 1889, la grippe — qui est endémique dans les grands centres de Russie, — prit cette année-là, à Saint-Pétersbourg, un caractère particulier de gravité, puis se diffusa au point que, au commencement de novembre, elle avait touché le tiers de la population de l'empire russe; quelques semaines après, elle débuta à Paris, frappant, le 26 novembre, 426 employés de l'un des grands magasins de la rive droite; elle atteignit sa plus grande intensité au commencement de janvier 1890, pour s'éteindre à la fin de février.

De ce coup d'oeil rétrospectif, il ressort que la présente épidémie semble avoir dépassé la gravité et la durée des épidémies de grippe les plus sévères.

LE COUT DE LA VIE

Ottawa, 7. — Le numéro d'avril de la Gazette du Travail donne la statistique comparative de mars 1919 avec mars 1914 du budget moyen d'une famille, sans le vêtement. Ce qui coûtait $14.89 en 1914 coûte $20.99 en 1919.





Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

IVe DIMANCHE APRES PAQUES

(S. Jean, XVI, 5-14)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai ainsi parlé, votre coeur est rempli de tristesse. Cependant je vous dis la vérité, il vous est utile que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement. Du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; de la justice, parce que je vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus; du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais elles sont en ce moment au-dessus de votre portée. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

UN SERMON

En Dix Points,

Je n'ose donner ni le lieu, ni la date. M. le Curé est en chaire.

Il lit les annonces de messes. Il lit les promesses de mariage. Il lit le saint Evangile.

Dans l'intervalle une vingtaine de personnes ont fait leur entrée: de grandes dames pavoisées, des demoiselles pimpantes et quelques jeunes dandys frétillants.

Dès le milieu des annonces, la voix de M. le Curé a subitement changé. Elle est montée en crescendo, avec des martèlements inaccoutumés. Le débit s'est précipité. M. le curé semble vouloir en finir au plus vite.

Et ce n'est pas sans raison.

C'est qu'il a préparé — pour ce beau dimanche de mai — un sermon qui est loin d'être banal.

C'est un sermon en dix points. Je dis bien: dix.

M. le Curé fait le signe de la croix. Sa voix est grave, son geste lent. Il a le visage soucieux, et un certain frémissement dans la parole. Il commence.

"Mes bien chers frères. Il n'y a pas longtemps, un évêque de l'ouest américain recevait une plainte d'une de ses ouailles. C'était un paroissien qui trouvait à redire aux sermons de son curé. Celui-ci avait prêché dix dimanches consécutifs sur l'obligation d'entendre la messe. La lettre était datée du dixième.

"Savez-vous, mes frères, ce que fit l'évêque? Il renvoya la lettre, non pas au plaignant, mais au curé, avec ces simples mots écrits en travers: "Votre évêque vous félicite. Continuez."

"Je veux aussi, mes frères, parler du dimanche. Mais je n'ai pas l'intention d'inaugurer une pareille série: rassurez-vous; je ne ferai pas dix sermons. Je n'en ferai qu'un. Mais, je vous en avertis, il sera en dix points, pas un de moins."

Il y eut un mouvement dans l'assemblée. Un sermon en dix points? M. le Curé perdait-il la tête? Il en aurait pour le moins jusqu'à trois heures de l'après-midi.

M. le Curé coupa court à ces réflexions en reprenant immédiatement, de sa belle voix pleine:

—Premier point: les Retardataires...

Sous les immenses chapeaux, plus d'un joli visage vira à l'écarlate. M. le Curé poursuivit:

—Pour la messe, mes frères, comme pour toute autre chose, arriver souvent en retard constitue une habitude. Or, ici, comme ailleurs, cette habitude a ses pratiques. Ce ne sont pas de mauvais chrétiens, oh non! Il en est même qui sont fervents. Mais ils arrivent en retard, et encore en retard, et ne paraissent pas y attacher d'importance. Ils ont toujours d'excellentes raisons: le réveille-matin s'est oublié, un petit accident est survenu, un contretemps malheureux s'est présenté à la dernière minute— et l'office déjà battait son plein quand on est entré dans l'église. Le bruit des pas, le frou-frou des vêtements ont fait tourner les têtes: ça été tout un désordre.

Je vous prie de remarquer, mes frères, que ce sont presque toujours les même qui se signalent ainsi. On dirait une spécialité. Et chose singulière, ce sont presque invariablement les plus rapprochés, ceux qui n'ont qu'un pas à faire. Ils attendent la dernière minute; elle leur échappe. Les voilà en retard.

A certaines messes, quand le prêtre sort de la sacristie pour monter à l'autel, les bancs sont à moitié vides. A l'épitre, l'assistance a doublé; à l'évangile, on entre à peines portes. Puis tout doucement le flot tarit: à la préface, on voit poindre encore quelques retardataires.

Combien, mes frères, parmi ces derniers, resteront, ou reviendront entendre la partie de la messe qu'ils ont manquée? Ceux qui n'arrivent qu'à l'offertoire commence, que ce soit de leur faute ou non, sont tenus, sous peine de péché grave, d'entendre la fraction omise. Quels sont ceux qui le font? Et pourtant, combien n'ont aucune excuse, aucun motif sérieux pour s'y refuser?

Et quelle peut être, mes frères, la racine de ce mal? Hélas! cela fait peine à dire, et j'en éprouve quelque honte, c'est trop souvent **la paresse.** On arrive en retard, parce qu'on se lève trop tard. On se lève trop tard, parce qu'on est paresseux ou, ce qui ne vaut pas mieux, parce qu'on s'est amusé une bonne partie de la nuit. Naturellement, cela se colore de beaux noms: on est fatigué, éreinté, à terre, on le clame en accents pitoyables, tandis que la conscience a bien de la peine à se faire entendre, quand elle murmure au fond de l'âme: "Voyons, reconnais donc que tu n'es qu'un paresseux!"

Les heures des offices sont pourtant bien choisies. Tout a été fait, mes frères, pour vous faciliter l'accomplissement du devoir dominical. Mais le pli est pris, et l'on n'a pas le courage de le défaire. On continue par ces retards, de déranger les assistants et le prêtre lui-même, et d'insulter Dieu. Et l'on se détache peu à peu de la foi et des sacrements, entraînant avec soi, loin de Dieu, les pauvres enfants qui ont respiré cette atmosphère de scandale.

M. le Curé s'arrêta pour tousser. [illegible] que bien peu se sentaient enclins à s'assoupir. Qui en aurait eu envie sous une telle ondée venant si à propos?

Du haut de la chaire, une voix renouvelée reprit de plus belle:

—Deuxième point: les bâilleurs et les curieux.

Par bonheur, mes frères, il en est, et c'est chez nous la majorité, qui se rendent à l'église à temps. C'est un bon point [illegible] il faut assister à la messe non seulement de corps, mais surtout d'esprit. Le catéchisme le dit: avec **respect, attention et dévotion. Respect,** sinon c'est injurier Dieu. **Attention,** sinon c'est y être, comme si on n'y était pas. **Dévotion,** car l'assistance ne serait bien vite qu'une corvée dont on se libérerait sous le plus futile prétexte. Quand on cause avec les voisins toute une grande partie de la messe, ou qu'on s'enfonce dans une somnolence à peu près complète— comme cela se voit parfois dans le fond de l'église, parmi les danseurs de la nuit précédente,—quand on se permet des lectures étrangères ou profanes; quand on tue le temps à examiner le va-et-vient des toiletes, s'occupant de tout ce qui se passe autour de soi, sans se douter même du grand acte qui se déroule à l'autel, on n'entend pas plus la messe que si l'on était resté au logis. Et notez que je ne dis rien des distractions, des imaginations d'espèces fort diverses qui résultent de cette curiosité déplacée. On s'y laisse aller sans résistance. On s'y amuse parfois criminellement; et, peut-être sort-on de l'église avec un double péché sur la conscience: la messe est manquée et on s'y est mal conduit.

Ici vous me direz: "Mais je suis venu avec l'intention d'entendre la messe, n'est-ce pas suffisant?"

Non, mes bien chers frères, l'intention ne suffit pas, il faut le fait. Qu'un débiteur vous accoste avec l'intention de vous payer votre dû, s'il s'en retourne sans vous avoir laissé un sou, le tiendrez-vous pour quitte?

Il n'en va pas autrement avec Dieu.

Le minimum requis pour entendre la messe suppose qu'on se rend compte de ce qui se passe à l'autel. Il pourra se glisser des divagations passagères, volontaires ou involontaires, mais tant que le fidèle a suivi les parties principales du sacrifice, il a satisfait au précepte.

Est-ce à dire que ces distractions volontaires ne constituent pas des péchés? Non. Mais ces fautes, par suite de notre légèreté, sont plus souvent vénielles. C'est le cas d'un enfant qui s'amuse.

D'autres assistants, mes frères, ne s'amusent pas du tout. Ils s'ennuient. Ils bâillent. A ceux-là, comme aux autres, il faudrait une chose, une seule: un petit livre de prières, un bon vieux livre de messe. Autrefois cet usage était universel; aujourd'hui on l'abandonne: pourquoi? Est-ce qu'on aurait appris à s'en passer? Hélas! non. La vraie cause, c'est qu'on n'a plus le courage de prier. On préfère rester bouche bée et nez en l'air; c'est beaucoup plus commode. Il y a là toute une éducation à refaire. Il faut donner à chaque enfant un livre approprié, et, par son exemple, habituer cet enfant à s'en servir. La liturgie de l'église est une source intarissable de vraie et solide piété; c'est là qu'il faut puiser, pas ailleurs.

M. le Curé s'épongea le front et regarda sa montre. [illegible] se le demandait.

Il ne se fit pas attendre.

—Troisième point: les malades imaginaires.

Il s'agit maintenant, mes bien chers frères, de ceux-là qui, de temps à autre, sous de faux prétextes, ne se rendent pas même jusqu'à l'église. J'aurais maigre profit à parler pour ceux qui s'en sont fait une habitude: ils ne m'entendraient pas.

[illegible] première catégorie est celle des malades. Elle est prospère. Mais Dieu rajustera cela de l'autre côté. C'est qu'il y a malade et malade, mes frères. Si vous êtes gravement atteints, ou s'il y a imprudence à sortir, très bien, l'église est une mère et non pas un tyran. Mais un léger rhumatisme, un vulgaire bobo, une simple migraine ne sont pas des maladies. Ce qui n'empêche pas de vaquer aux travaux ordinaires ne peut exempter de rendre à Dieu ce qu'on lui doit.

Il y a des gens dont l'existence n'est qu'un tissu d'indispositions. Ils tombent sans répit d'une infirmité à l'autre, et semblent toujours sur le point de descendre au tombeau, cependant, malgré leurs terreurs, ils parviennent à l'âge le plus enviable.

La terre est une vallée de larmes; il faut s'y attendre, et savoir accomplir son devoir au milieu des petits malaises qui nous visitent sans cesse, comme nous continuons notre travail malgré d'importunes mouches qui bourdonnent et tournoient autour de nous.

M. le Curé rajusta son surplis, qu'un geste avait tiré de côté, et annonça tout d'une haleine:

—Quatrième point: les gardiennes d'enfants.

Il y a des enfants, Dieu merci. Il y en a des petits et des grands. Les grands, on ne les garde pas assez, les petits on les garde trop; je ne veux parler que de ces derniers. Mais ici encore il faut s'entendre. Il y a les tout-petits qui n'ont pas l'âge de raison, et il y a les autres qui l'ont atteint. Qu'il faille parfois garder les premiers, tout en faisant son possible pour entendre une messe, je l'admets facilement. Mais les seconds, les plus grands? Ils tombent pleinement sous la loi du dimanche, au même titre que les grandes personnes; vous devez les conduire à l'église ou veiller rigoureusement à ce qu'ils y aillent: il y va de votre salut et du leur.

Comment se fait-il que l'on voie le dimanche matin, au pas des maisons, des enfants de sept et huit ans qui vous avouent candidement ne pas aller à la messe parce que les parents ne les y envoient pas? C'est qu'il existe, hélas! une erreur trop répandue: on croit les plus petits dispensés par le fait que les aînés vont à la messe avec l'un des parents. C'est se tromper gravement, et, je le répète: les enfants parvenus à l'âge de raison ont exactement le même devoir que les parents eux-mêmes. Et ceux-ci, de leur propre autorité, ne peuvent aucunement les dispenser.

Il importe, mes bien chers frères, d'inculquer profondément dans l'âme des petits l'obligation qu'ils ont de ne jamais manquer la messe sans motif sérieux. Il faut stimuler leur paresse, remédier à leur inconstance, réprimer leur légèreté, et vous montrer sévères sur ce point. Si vous ne le faites pas, les habitudes de foi n'auront jamais de fortes racines en eux, et leur religion s'évanouira au moindre vent. Vous serez les premiers à en pâtir, et plus cruellement que vous ne croyez.

M. le Curé tira encore sa montre, et il eut un moment d'indécision. Irait-il jusqu'aux dix points, ou couperait-il en deux? Il réfléchit un instant. Puis, se rappelant la loi que de tout temps il s'était tracée lui-même de ne pas dépasser la demi-heure, il préféra couper en deux.

Evidemment, il s'était laissé entraîner. Quelle idée aussi de vouloir expédier un sermon [illegible] treize minutes?

Il se retourna vers l'auditoire; sa voix se fit plus douce.

Mes frères, dit-il, je suis pris entre deux promesses. L'une, faite à vous, de ne prêcher qu'un sermon sur le présent sujet; l'autre, antérieure et faite à moi, de toujours limiter mon prône à trente minutes. C'est la plus ancienne et la plus importante qui doit l'emporter: veuillez bien me pardonner.

Et, élevant la voix, il reprit:

— Cinquième et dernier point pour aujourd'hui: les interrogateurs de baromètres.

Il est des chrétiens, mes frères, dotés d'une complexion bien délicate, et qu'un rien affecte profondément. Ils vivent dans la crainte perpétuelle, non de Dieu, mais du mauvais temps. Fait-il chaud? Ils défaillent. Fait-il froid? Ils grelottent, et s'emmitoufflent jusqu'aux yeux. Y a-t-il orage et tonnerre? La frayeur les prend, ils se barricadent. Souffle-t-il un vent de poussière? La gorge leur sèche, ils étouffent. Vient-il à neiger, ils sont aveuglés et n'y voient plus. Vient-il à pleuvoir, ils sentent leur rhumatisme. Quand donc, au cours d'une année, le temps peut-il être de leur goût? L'été les accable, l'automne les transit, l'hiver les gèle. Si le soleil se montre, il fait trop chaud; si le soleil se cache, il va pleuvoir. Mais tout cela, heureusement, n'est que pour les dimanches.

Les six autres jours de la semaine, qu'il fasse le temps qu'il voudra, on sort, on se promène, on visite, on voyage, on court les magasins, on contemple les vitrines. N'est-ce pas là avoir deux mesures, l'une pour soi, l'autre pour Dieu?

Cette pauvre pluie, ce qu'elle en fournit de prétextes! Quand on a dit: "Il pleut, ou il va pleuvoir", on croit avoir tout dit. Mais il ne s'agit pas de savoir s'il pleut, mais bien si vous avez oui ou non les moyens de vous protéger contre l'eau, et ils sont nombreux, et à la portée de tous, hors le cas d'une forte tempête ou d'une averse violente. D'ailleurs, s'il s'agissait pour vous de prendre le train, vous sauriez bien vous en tirer, soit en partant plus vite, soit en profitant d'une éclaircie, soit en vous protégeant de votre mieux, après avoir pris la précaution de vous entourer d'habits moins somptueux. Il faut user de sagacité et de diligence au service de Dieu comme au sien propre.

Il faisait très chaud. M. le Curé [illegible] se disant qu'il valait aussi bien en finir au plus vite s'il ne voulait pas sacrifier sa dernière promesse, il conclut:

— En voilà assez je crois, mes frères, pour aujourd'hui. Les cinq autres points seront pour dimanche prochain. Que Dieu vous ait en sa sainte grâce. Ainsi soit-il.

Et M. le Curé descendit de chaire.

(A suivre.)

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

L'HEROISME EN SOUTANE

Dans les combats qui se livrèrent autour de Paris, Français et Prussiens ont également admiré l'héroïque dévouement des Frères des Ecoles chrétiennes, s'en allant à travers les balles, relever les blessés, pour les porter ensuite à l'ambulance.

Le 19 décembre 1870, le Fr. Néthelme, professeur de l'école Saint-Nicolas, fut atteint par une balle prussienne, tandis qu'il exerçait son ministère de brancardier. Après deux jours de souffrances, le Frère mourut.

Le Frère était à peine enseveli, qu'un jeune homme se présenta au Fr. Philippe, le supérieur.

Le Frère était à peine enseveli, qu'une jeune homme se présenta au Fr. Philippe, le Supérieur.

— Je viens, dt-il, du département de la Lozère, pour prendre la place de mon propre frère Néthelme, qui a été tué.

— Avez-vous le consentement de votre famille? demanda le vieillard.

— Mon père et ma mère, répondit le jeune homme, m'ont embrassé et béni avant de me laisser partir.

C'est la chevalerie dans son héroïque grandeur, dans sa sublime simplicité!

Le 23 décembre, à 6 heures du matin, un Frère, âgé de soxante-dix ans, conduisait un détachement des siens au Dr Ricord qui avait à Gennevilliers un grand nombre de blessés. En voyant le Frère, le docteur lui demanda des nouvelles d'un autre Frère blessé la veille.

— Il n'est pas mieux, docteur!... Nous avons peu d'espoir de le conserver.

Emu à l'aspect de ce vieillard brisé par l'âge, le Dr Ricord lui prit la main, en disant:

— S'embrasse-t-on chez vous?

— Mais, répondit le vieux Frère, il n'y a pas de règle pour cela.

— Eh bien! s'écria Ricord, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous embrasser. Vous êtes admirables, vous et les vôtres. Portez ce baiser à tous vos Frères et dites-leur que nous les remercions tous, en ontre nom et au nom de la France!

Général AMBERT.

— "Causeries du Dimanche."

LE MARECHAL SAINT-ARNAUD

Il fut le héros de la guerre de Crimée.

Epuisé par une malade de langueur arrivée à sa dernière période, il trouvait l'énergie nécessaire pour organiser une expédition incomparable, restait douze heures à cheval, donnait à la France la victoire de l'Alma et investissait Sébastopol en disant à ses soldats: Vous y serez bientôt.

Il mourut avant le dernier assaut, mais déjà le succès était assuré.

Ce grand général était un humble et fervent chrétien.

"Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient et qui ne craignent pas de la suivre."

Pendant son séjour à Hyères, Saint-Arnaud malade fit venir chez lui le curé de cette ville, et là, sans circonlocution, sans ambages, devant plusieurs personnes, demanda rondement à se confesser.

Trop malade pour pouvoir sortir, le maréchal fit ses Pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Guéri, il continua de vivre en chrétien, tout en combattant en soldat, jusqu'au moment de mourir comme meurent les vrais enfants de l'Eglise et de la France.

— "Causeries du Dimanche."

Feuilleton de la Liberté No 24

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

Longuement, Olivier regarde, laissant bercer sa pensée interrogatrice au rythme désolé de l'émotionnante musique:

O vos omnes
qui transitis per viam
attendite et videte
si est dolor
sicut dolor meus!

"O vous tous qui passez par le chemin, arrêtez-vous... et dites-moi si vous avez vu une douleur comparable à ma douleur!..."

— Ma douleur à moi aussi est grande!... Qui sait, Monsieur le Curé, vous pouvez avoir raison... Je suis peut-être un aveugle..., un aveugle qui croyait voir! Si Dieu existe..., qu'il ait donc pitié de moi!...

L'abbé leva le bras en un geste de prêtre...

— Que pour ce premier cri vers lui, le Christ vous bénisse comme je vous aime!

CHAPITRE XXVI

Avait-il pris froid sous cette pluie?.. Etait-ce la réaction de ses émotions? Mais, ce soir-là, Mme Bernard fût frappée de la mauvaise mine de son fils et de son air préoccupé.

— Tu ne penses pas, mon grand, que peut-être tu devrais te ménager..?

— Me ménager..? Mais on me reproche précisément de ne rien faire!

La pauvre femme, stupéfaite, leva ses deux bras en l'air:

— Et qui ose donc dire une pareille énormité!...

Olivier s'aperçut qu'il venait de trop parler, et il s'en tira comme il put.

Mais, pendant tout ce mois, l'inquiétude de Mme Bernard ne fit que s'accentuer.

Evidemment, Olivier se débattait en silence contre un chagrin plus fort que sa volonté. Sa mère n'en voyait qu'un: l'impossible amour de son grand pour Adda. Il suffisait largement pour expliquer tout.

Elle en avait même conçu peu à peu contre la jeune fille une sorte de ressentiment, et la rendait responsable de la mélancolie qui, maintenant, endeuillait toute la maison. Comme Olivier, et avec cette partialité si naturelle aux mères, surtout quand il s'agit de leur fils, elle trouvait que ce mariage n'aurait pas constitué une telle mésalliance, et que, par conséquent, Adda aurait pu ne pas repousser d'une façon si rapide et si définitive la main loyale qui lui était offerte.

Evidemment, il restait la question religieuse!... Mais, dans tous les mariages, il reste toujours une question que l'avenir seul peut solutionner. D'ailleurs, combien de jeunes filles, même pieuses, ferment les yeux sur ce sujet! Et puis il suffisait d'observer un peu, pour constater que depuis un certain temps Olivier jetait du lest..., que son attitude devenait tout autre, que l'apaisement de la vie solitaire, les réflexions personnelles, l'âge, l'expérience, l'amenaient peu à peu vers une mentalité de tolérance, et presque d'estime.

Et que serait-ce s'il était marié!... Si Adda consentait à mettre dans la balance l'influence d'une affection si chèrement désirée! Même au simple point de vue chrétien, n'y avait-il pas là un acte d'intelligente charité, que Dieu et l'Eglise ne pourraient que bénir?

Ces réflexions, Mme Bernard avait formé le projet de les dire à Adda la première fois qu'elle la rencontrerait dans des circonstances favorables. Mais elle abandonna cette idée en songeant aux reproches que lui ferait Olivier s'il apprenait sa démarche. Et tout se sait, surtout au village.

Elle gémissait donc de son impuissance devant cette douleur qui s'obstinait à garder le silence Car Olivier ne prononçait pas le nom d'Adda, et il n'avait montré à sa mère aucune des deux lettres qui l'avaient si complètement retourné.

Mais ce silence parlait, et il disait de telles choses que Mme Bernard ne jouissait plus de rien, pas même de la campagne qu'elle aimait pourtant de tout son coeur fatigué. Elle restait des semaines entières sans sortir de Grez, ayant peur de laisser son fils en tête-à-tête avec ses souvenirs.

Et pourtant, nous la retrouvons aujourd'hui sur la pittoresque route de Sully, bordée de roches, d'arbres séculaires et de paysages grandioses.

Les choses les moins préparées sont souvent celles qui réussissent le mieux.

Un matin, vers 10 heures, Mme Bernard regardait amoureusement son premier pêcher en fleurs, quand la fermière passa dans un cabriolet devant la grille de l'école. Les regards des deux femmes se croisèrent.

—Vous ne venez pas à Fontainebleau avec moi?...

Mme Bernard sourit comme quelqu'un qui remercie, mais ne songe pas un instant à accepter.

Cependant, Fontainebleau..., c'était le rêve! La promenade longtemps projetée et jamais faite, parce qu'il fallait aller jusqu'à Melun chercher un train, et que sans cesse on remettait le départ d'un mois à l'autre. Et voici qu'une voisine offrait de la conduire dans un bon cabriolet, et par une idéale journée!

— C'est sérieux..? dit-elle un peu hésitante.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux! Je vais chez le notaire. Allons, décidez-vous!... Un bon mouvement!...

— Non... Je ne peux pas.

— Et pourquoi..?

— Qui fera le repas de mon fils?...

— Mais je le ferai bien tout seul! s'écrie Olivier en passant la tête au carreau de sa classe. Mère, j'ai tout entendu... Il faut accepter: l'occasion n'a qu'un cheveu.. Ta vie n'est déjà pas si gaie avec moi... Allons, vite!...

Et en bon fils qu'il était, il courut chercher le manteau, l'ombrelle et le chapeau. ...

Cinq minutes après, n'en revenant pas elle-même, Mme Bernard roulait sur le chemin du Bas-Bréau, et son visage fatigué souriait au grand soleil clair qui lui parlait de renouveau.

C'était la journée exquise: au ciel, pas un nuage; sur la route, pas un promeneur, malgré la proximité de Barbizon; partout cette chaleur douce, enveloppante, qui chasse au loin les pensées moroses de l'hiver.

Les voyageuses ne disaient rien, prises toutes les deux par la nature qui sait si bien parler à chacun le langage qu'il peut entendre. La fermière regardait les jeunes feuilles qui faisaient déjà, au bout des branches, craqueler sous leur poussée le corselet d'or sombre des bourgeons. La mère d'Olivier songeait en son coeur que si ce temps continuait, les vacances de Pâques feraient beaucoup de bien à son cher enfant qui avait tant besoin, à défaut d'amour, de liberté et de distraction.

Suivant sa pensée bercée au pas du cheval, Mme Bernard allait d'un parent à un autre parent, d'une relation à l'autre, cherchant où son fils pourrait bien se plaire, pendant la douzaine de jours que devaient lui donner les vacances de Pâques...

Mais il était dit que cette journée serait celle des surprises.

Tout à coup, un bruit cadencé de joyeux grelots tintinnabule dans le lointain...

A cet endroit, la route grimpe, en faisant de nombreux et courts lacets; elle est même parfois tellement étroite, que deux voitures peuvent difficilement passer ensemble.

Déjà, la fermière a "serré sa droite" au ras du rocher, quand surgit en haut de la petite côte — la côtelette, comme on dit dans le pays — la plus jolie apparition dont on puisse rêver en un gai matin de gai printemps.

Dans une coquette petite charrette anglaise, attelée d'un âne blanc, se trouve Adda et ses deux élèves. Adda en blouse claire, retenu sur une trotteuse bleu sombre par une ceinture de cuir; les fillettes, en col marin, et en écossais rose. Les cheveux d'Adda, un peu dénoués par la course et les cahots, semblent, dans ce soleil d'avril, le nimbe d'or que mettaient les primitifs aux fronts de leurs vierges... Ceux des enfants ruissellent en une cascade plus sombre sur leurs cols blancs.

Et tout ce monde respire tellement la joie de vivre dans ce soleil, cette nature, cette griserie de liberté..., c'est si bien le tableau de ce cadre, cette jeunesse de visages et d'âmes dans cette jeunesse de la nature, que Mme Bernard ne peut s'empêcher de sourire à leurs sourires.

Adda ne parut nullement gênée de croiser le gros équipage au trot menu de son petit âne blanc. Elle salua même du fouet au passage, comme on fait à la campagne, et les enfants envoyèrent un gentil: "Bonjour, Mesdames!"

Puis, lentement, le percheron reprit sa route, bien sage dans ce chemin accidenté; et Adda était déjà loin du côté d'Apremont, que la mère de l'instituteur entendait encore dans son coeur maternel les gais grelots, et voyait une gracieuse figure de jeune fille qui riait avec tout le soleil d'avril dans son regard, et tout le vent de la forêt dans ses cheveux.

Et la mère pensait:

— C'est égal, je suis bien contente que mon grand ne soit pas venu avec nous!...

Elle se disait cela, la mère...

Et pourtant, il eût mieux valu pour son fils qu'il ne restât pas à la maison, ce matin-là!...

Presque au même moment, c'est-à-dire à la fin de la classe, Olivier alla, comme d'habitude, ouvrir la boîte aux lettres et prendre son courrier. Il n'y avait qu'une enveloppe jaune, une enveloppe plate et administrative, comme il en recevait quelques-unes depuis un certain temps. Mais il eut un brusque serrement de coeur en reconnaissant l'écriture de son Vénérable de Paris. Que lui voulait-il encore, celui-là?... Depuis quelque temps, ces lettres ne lui disaient rien de bon.

Et dans sa petite cour, où piaillaient les libres moineaux, l'instituteur lut:

Monsieur,

Comme suite à la lettre que je vous ai envoyée il y a un mois, je viens vous demander de me donner, par courrier, la liste exacte des conférences, que vous avez faites, soit dans la région de Melun, soit dans celle de Fontainebleau, les sujets traités, la composition du Bureau, et le nombre approximatif des assistants.

Je vous serais également reconnaissant de me communiquer le programme que vous avez dû établir pour votre campagne d'été, époque habituelle de la grande activité, dans le poste de villégiature que vous occupez.

Avec l'espoir de vous lire dès demain, je vous envoie mes sentiments distingués.

U.

Olivier en reste cloué au sol... Les conférences qu'il a données depuis un mois?...

Mais il n'en a donné aucune!

Celles qu'il compte faire pendant la campagne d'été?... Il n'y a même pas pensé!...

Et il n'y pensera pas!...

Il a l'impression d'une fatigue morale, qui descend de son cerveau jusque dans tous ses membres. Sa classe est admirablement faite, mais au point de vue pédagogique seulement.

Quant au reste..., aux conférences... à la campagne d'activité maçonnique... aux luttes anticléricales?... C'était bon autrefois!... Il ne peut plus maintenant. Il y a quelque chose de changé en lui, une lassitude de haïr pour haïr, un dégoût de se battre pour un idéal mensonger; mais surtout, il s'est cru jadis le soldat de l'Idée, et il découvre aujourd'hui qu'il n'est que le pantin, l'esclave, d'un pouvoir occulte, dont les ramifications et les projets se perdent dans un inconnu tragique qu'il ne soupçonnait pas.

Deux, trois fois, il relit cette lettre agressive...

Toutes les perfidies, toutes les menaces qui s'accumulent dans ces quelques lignes!...

(A suivre)

Eloquente Enumération

La grève est devenue tellement banale qu'on n'y prête plus guère attention. La vie économique est complètement désorganisée. On dit: c'est la grève! comme on disait jadis: c'est la guerre! Ceux qui ne s'agitent pas pour faire augmenter leur salaire se replient sur eux-mêmes, en attendant que cela cesse. Et cela ne cesse qu'après beaucoup de souffrances, de multiples embarras, et le plus souvent avec une aggravation des conditions existantes.

Cela tient à beaucoup de choses, mais surtout à l'espérance très répandue, que la cessation des hostilités ferait diminuer la tension qui dure depuis cinq ans. On avait éprouvé le besoin de pétrir la mentalité des masses au moyen de la presse; on l'a fait en orientant les esprits vers un but unique: la victoire. Win the war, écrivait-on et faisait-on chanter partout. Et les orateurs qui osaient demander; et les journalistes qui osaient écrire: Mais après!... étaient presque menacés de la corde.

Or après, c'est aujourd'hui. Après, c'est surtout demain. Et aujourd'hui ni demain ne sont bien roses. Ils ne le seront pas tant que les conditions ne seront pas devenues normales. Ils ne le seront pas tant que la tranisition ne sera pas terminée. Et cette transition sera d'autant plus longue que d'un côté comme de l'autre, on tardera plus à suivre les règles de la charité chrétienne, de la modération chrétienne.

Est-il besoin de dire que, d'un côté comme de l'autre les appétits parlent en ce moment plus haut que tout le reste. Les profiteurs veulent faire durer l'état de choses qui leur a valu la fortune; ceux qui sont dans la gène depuis quatre ans et plus sont à bout de patience et sont prêts à tout pour faire cesser la situation qui les oblige à des sacrifices de tous les instants.

Le malheur est que les difficultés de la vie, en se prolongeant, atteignent maintenant la meilleure classe, l'élément modérateur qui formait jusqu'ici le contre-poids le plus effectif à la turbulence des autres, les travailleurs qui, en respectant la loi de Dieu, sont devenus les chefs de familles nombreuses, et ont ainsi rendu le plus de services à l'Etat. Ceux-là, à cause de la dureté de la vie, se voient rivés, eux et leurs enfants, à la pauvreté sans espoir, quels que soient leurs talents, leurs aptitudes, et leurs qualités.

La Patrie faisait à ce propos, ces jours derniers, un tableau très éloquent; elle comparait les prix d'il y a cinq, dix et vingt ans, avec ceux d'aujourd'hui, au marché Bonsecours, de Montréal.

Il y a vingt ans, à pareille date, le boeuf se vendait 3¾ et 4 sous la livre, le mouton 4 à 4½ sous, le beurre 16 et 17 sous, les oeufs 13½ sous la douzaine.

Il y a dix ans, les oeufs étaient montés à 19 et 20 sous la douzaine, et le beurre de premier choix à 22 et 24 sous.

Il y a cinq ans on payait 21 et 23 sous pour les oeufs de premier choix, et 30 sous la livre pour le beurre de meilleure qualité. Les rôtis de boeuf valaient 24 sous la livre, ceux de veau, 20 et 22 sous, ceux de porc, 21 sous.

Aujourd'hui, les oeufs strictement frais valent 50 sous, le meilleur beurre 65 sous la livre, les rôtis de porc jusqu'à 42 sous, ceux de boeuf jusqu'à 50 sous, ceux de mouton 40 sous, ceux de veau 39 sous.

Et que dire des vêtements! Les oeufs et la viande, au moins, ont toujours la même valeur, malgré qu'ils aient monté de prix. Mais les vêtements ont doublé et triplé de prix, tout en ayant une valeur intrinsèque souvent moitié moindre. Voyez les prix du coton, de la toile et de la mousseline, comparés à ceux de jadis. Les étoffes, bien loin de valoir les anciennes, qui habillaient les enfants après avoir servi aux parents, durent à peine une saison; de sorte que ce qui coûte deux et trois fois plus cher dure moitié moins.

* * *

Sans doute il y a lieu de prêcher plus que jamais l'économie; de tonner plus que jamais contre les modes si rapidement variables, quand elles ne sont pas ridicules et indécentes, contre la gourmandise qui surcharge les tables de primeures si dispendieuses, contre les habitudes de vie extérieure qui ont fait des théâtres une nécessité pour certaines personnes.

Mais convient-il de taire constamment les manoeuvres du fabricant qui rogne sur la qualité à mesure qu'il augmente les prix? Convient-il de faire le silence complet sur les agissements de l'homme d'affaire qui accumule dans ses entrepôts certains aliments nécessaires, pour les revendre ensuite avec profits excessifs?

La question sociale, il ne faut pas l'oublier, ne se règlera pas par les seuls sacrifices des uns. Il y faudra l'esprit de justice de tous. Et, il y a, sur ce dernier point, quelque chose qui cloche.

Le beurre et le boeuf, pour ne parler que de ces deux aliments, sont devenus chez nous choses de luxe. Or, les statistiques officielles nous apprennent que le premier de mars de cette année, il y avait, dans les entrepôts canadiens, 48 pour cent de beurre de plus qu'au premier mars 1918. Les mêmes statistiques officielles nous apprennent aussi que nous avons actuellement en entrepôt 89 et un tiers pour cent de plus de boeuf cette année qu'à pareille date l'an dernier.

Il y a là le secret de beaucoup de grosses fortunes.

Mais, il y a là aussi le secret de bien des grèves et de bien des révolutions.

Que ceux que cela regarde y songent un peu.

—"L'Action Catholique."

La compagnie Adanac Grain vous assure trois choses: un prompt règlement de votre transaction; une attentive surveillance de votre grain et de généreuses avances.

NUIT D'AVRIL...

Minuit...

En remontant ce soir des retraites et de la harcelante journée, je suis allé respirer un peu sur la terrasse de mon petit jardin montmartrois.

La nuit est claire et froide... Mais, malgré la nuit et le froid, on sent passer partout, dans les arbres dénudés, dans l'herbe du gazon, dans le parfum de ce coin de terre, les longs frissons du printemps.

Au-dessus de moi, dans le ciel, une à une s'allument les étoiles; le fin disque d'argent se précise; le firmament devient un immense pailletis de mondes.

Et je ne puis m'habituer à cette vision solennelle qui épouvantait Pascal... à ce silence des espaces infinis.

Que sont ces mondes...?

A quoi servent-ils..?

A qui..?

De minute en minute, la vision devient plus féerique: et cette féerie est une réalité écrasante.

Le feu fixe des étoiles, le feu vivant des planètes s'affirme maintenant davantage dans l'atmosphère plus calme de la Butte. On dirait que tout cela parle... que tout cela chante...

Et les hommes neufs des premiers âges, les grands patriarches, devant les belles nuits orientales, ont éprouvé la même émotion que moi, pauvre et compliqué XXe siècle, et ils se sont écriés: "Coeli enarrant gloriam Dei!... Les cieux chantent la gloire de Dieu!..."

* * *

Oui, Dieu existe, et infiniment grand.

A quel sentiment peut obéir l'homme qui nie cette évidence... l'homme qui cherche ici-bas une cause au moindre effet?

Non seulement Dieu existe, mais je me sens une âme pour le comprendre, pour l'aimer, pour le ciel étoilé.

Et le ciel étoilé ne lui dit rien, parce qu'il est un animal.

L'homme qui est vraiment un homme s'anéantit devant la vision et, par delà les mondes, son âme inquiète cherche Celui qui les lança dans l'espace.

Dieu!.. Mon âme!...

Je ne puis en rester là...

Il y a un lien entre ces deux termes, un rapport...

J'ai des devoirs envers ce Dieu...

Je dois attendre, craindre, espérer certaines choses de lui.

En un mot, j'ai besoin d'une religion.

* * *

Où est-elle, cette religion?

Dieu, qui a réglé si minutieusement la marche des mondes matériels...

Dieu, qui a dit à l'Océan: "Chaque jour, à ce grain de sable différent, tu t'arrêteras..."

Dieu, qui a mis un instinct si merveilleux dans la plus humble des bêtes...

Dieu n'a pas pu laisser sans guide, errer au hasard, l'être pensant, l'être moral, l'être douloureux que je suis.

Il n'a pas pu laisser sans une réponse précise la question la plus essentielle, la plus angoissante de ce naufragé terrestre qui s'appelle l'homme.

Il y a une route...

Il y a un but...

Il y a une religion qui est "la religion", comme il y a une beauté qui est "la beauté"... une ligne qui est "la ligne"... une vérité qui est "la vérité", et en dehors de laquelle tout est erreur et mensonge.

* * *

Quelle est cette religion?

Sois franc, mon esprit!

Sois pur, mon coeur!... Et dis, bien haut, la réponse que tu entends tout bas...

La vraie religion ne peut être que celle qui est à la fois claire comme une source, et profonde comme un abime.

... Celle qui atteindra les sommets les plus hauts et les plus purs de l'amour.

... Celle dont les fruits de sainteté seront les plus nombreux, les plus incontestables et les plus incontestés; le christianisme.

Je serais donc chrétien... pas de nom seulement — ce qui serait une sacrilège comédie, — mais chrétien réel, acceptant loyalement, complètement, toutes les pratiques essentielles: prière du matin et du soir, messe du dimanche, faire le plus de bien, le moins de mal...

Et comme il y aura du mal quand même, je me confesserai, au moins à Pâques, puisque la religion l'exige.

Et je communierai!

* * *

Ici, les ressorts de mon intelligence se tendent à éclater, car je suis dans l'infini..

Mais dans un infini logique.

Si Dieu aime l'homme — ce qui est le point de départ du christianisme, — Dieu doit aller jusqu'au bout. Car l'amour appelle l'union... l'union la plus complète, et il n'y en a pas de plus complète que celle de la nourriture.

Le Christ devait donc se faire la nourriture des âmes.

Et moi, ver de terre, créature d'un jour qui m'agite une heure, je mépriserais le cadeau divin... je passerais devant le geste de Dieu et je ne comprendrais pas!...

* * *

Mais je comprends.. et, dès ici-bas, je m'abime dans la reconnaissance.

Et, à la fin de ma vie, après avoir, comme ce soir, rêvé de Lui devant les étoiles..

Après l'avoir cherché, précisé dans les paroles du Christ et des saints...

Après l'avoir reçu dans une âme alourdie, ligotée par un corps de péché, je crois que j'irai à Lui à travers l'horreur du tombeau... à Lui comme à mon but et à ma fin suprême.

Je crois qu'alors je me souviendrai avec pitié de ce ciel rayonnant d'Avril.

Je l'aurai cherché dans la nuit, je le verrai dans le jour... dans son jour!

Je crois — ô effarante pensée!... — que je le verrai comme il est... face à face!...

* * *

Et, en redescendant chez moi, je pensais qu'en ces jours si graves une foule d'âmes douloureuses ou tourmentées ignorent tout de ces évidences et de ces immédiates consolations.

O misère de ceux qui ont des yeux et qui ne voient rien, pas même les étoiles!

Et je me rappelais qu'un jour de cette guerre de pauvres naufragés faisaient des signeaux désespérés à un grand bateau américain qui passait au large.

Le navire les trouva mourant de soif au fond de leur canot.

Mais, quelle ne fut pas la stupéfaction de ces malheureux quand le capitaine américain leur dit:

— Vous ne savez donc pas où vous êtes..?

— Non, nous ne savons pas...

—Vous êtes à l'embouchure même de l'Amazone! Vous mourez de soif et vous n'aviez qu'à étendre la main... Vous êtes en pleine eau douce!...

Combien de mes contemporains cherchent la lumière, et ils sont en pleine lumière!

Seigneur, faites qu'ils voient!...

Pierre L'ERMITE.

—La "Croix", Paris.

LA HAUTE ATMOSPHERE

Lorsque naquirent les Montgolfier la conquête du ciel jeta ses premières assises et peu à peu, avec le développement de l'aérostation, des hauteurs de plus en plus imposantes furent atteintes. Mais il y a une limite parce que l'homme ne peut vivre dans une atmosphère raréfiée. En montagne, il arrive péniblement à 7,500 mètres, la force musculaire dépensée étant hors de proportion avec la maigre récolte d'oxygène qu'il peut aspirer pour régénérer son sang. En ballon, on dépasse cette limite, à la condition d'emporter de l'oxygène. Crocé-Spinelli et Sivel, compagnons de Tissandier, furent victimes de la hauteur; Berson, le 31 juillet 1901, ne put dépasser l'altitude de 10,800 mètres. C'est là, sans aucun doute, la plus grande hauteur qu'il soit permis à l'homme d'atteindre.

Cependant, les ballons sont capables d'aller beaucoup plus haut. Les savants du monde entier paraissaient, même, lutter d'enthousiasme et de science, avant la guerre, pour construire et lancer des ballons-sonde qui atteindraient des régions de plus en plus élevées. On munissait ces ballons d'instruments enregistreurs et ils rapportaient fidèlement à la surface du sol des renseignements précis sur la hauteur qu'ils avaient atteinte, sur les températures subies. Un ballon belge, lancé le 5 novembre 1908, a atteint une altitude de 29,400 mètres. C'est, probablement, le record des sondages atmosphériques.

Les idées se sont modifiées, peu à peu, à la suite des sondages aériens, sur la hauteur de l'atmosphère. Au temps de Biot, Gay-Lussac, Boussingault, on estimait à une cinquantaine de kilomètres la hauteur de la couche d'air qui enveloppe la terre. Depuis, grâce aux observations répétées sur les météores (étoiles filantes), sur certain phénomène d'illumination crépusculaire, sur les irruptions volcaniques on est parvenu à déterminer, d'une manière qui parait être assez exacte: la hauteur à laquelle les molécules d'air, cessant d'être soumises à l'action de la pesanteur, s'en vont dans les espaces interplanétaires chassées par la force centrifuge. Le phénomène se produirait, non à quelque 50 kilomètres, mais à 35,700 kilomètres!

Ce qui se passe là-haut, personne n'en sait rien; notre science parait encore ramper sur le sol lorsque l'on jette un regard vers l'immensité qui nous écrase. Tout au plus pouvons-nous imaginer ce qui doit se passer jusqu'à 100 kilomètres au-dessus de nos têtes.

On a divisé théoriquement cette hauteur en trois zones. L'une qui s'étend jusqu'à 3,000 mètres est la partie agitée de l'atmosphère. C'est entre le sol et ces 3,000 mètres que se produisent les grandes perturbations dont la naissance est en relation étroite avec les accidents de l'écorce terrestre. C'est la région de la vapeur d'eau, des nuages, des orages, c'est la région où la température subit d'un jour à l'autre, d'une région à l'autre, des variations déconcertantes, c'est la région des incohérences atmosphériques.

Un enfant apprenait le catéchisme:

— Qu'est-ce que la foi? lui dit le curé. — La foi, c'est le jeudi. — Comment? — Oui, le jeudi, c'est la fois que je ne vais pas à l'école.

En Province

NOTRE DAME DE LOURDES

La terre tourne sans cesse, c'est une loi divine, et les choses sur terre tournent aussi: mouvement perpétuel autre que celui que cherchent les savants, mais mouvement continuel.

Dans notre paroisse, comme ailleurs, les mutations se produisent, les unes intéressantes, les autres moins désirables.

Ces jours passés, nous saluions le retour du champ de bataille de deux des nôtres, M. Donat et M. Albert Pradin. Tous deux, à la suite de ceux qui se sont déjà remis au rang des travailleurs sur les terres, peuvent raconter maints détails des actions pénibles et fatigantes qu'ils ont vécues là-bas. La guerre... quelle chose dure et regrettable! Mais laissons ce sujet pour la minute, tout le monde en a des nausées et on est en suspens dans l'idée que peut-être une nouvelle prise d'armes pourrait avoir lieu.

* * *

C'est avec plaisir que nous voyions repatriée la famille Maxime Lafrance. Un essai d'établissement en France n'a pas réussi, et ils nous sont revenus; la famille Lafrance est aimée dans notre région.

Si des soldats rentrent au foyer, à notre grande satisfaction, nous voyons un autre mouvement se produire au milieu de notre intéressante colonie bretonne. N'avons-nous pas assisté, l'autre jour, au départ, pour aller sur des "homesteads", de plusieurs de nos bons paroissiens: MM. Math. Philippot, Fouillen, Hervé, LeRoch, sont allés au nord occuper des terres neuves. Nous les voyons à regret partir; nous leur souhaitons chance, en ajoutant le petit mot: Au revoir; et que ce revoir soit le retour pour demeurer ici vers les autres bretons: il y a moyen de bien vivre dans les limites de la paroisse de Lourdes.

* * *

Vendredi dernier, autre mouvement. On conduisait à sa dernière demeure Mme Veuve Oller, belle-mère de "grand" Louis Bourrier, comme on le nomme à Saint-Lupicin. Cette personne tranquille était paralysée de la langue quelques jours avant son décès. Une bonne partie de la future paroisse de Saint-Lupicin prenait part aux funérailles: consolation que les parents de nos chers disparus de mars n'ont pas eue ici. Que Mme Louis Bourrier accepte nos sentiments de sympathie dans le deuil qui la frappe en la mort de sa chère mère.

* * *

Temps frais, tout le monde en convient, celui que nous avons depuis Pâques. Les semences se poursuivent cependant avec activité. Fort heureusement, la neige ou la pluie nous laissent confier à la terre nos grains; car nous fondons des espérances sur la récolte à venir.

* * *

Je dirai aux lecteurs de la "Liberté" que la grippe a disparu totalement ici, mais elle a laissé des restes dans la faiblesse, difficile à disparaître, de ceux qui voudraient toutes leurs forces pour les travaux des champs. M. Joseph Charrière est, dit-on, confiné dans la chambre pour une quinzaine de jours; il a oublié que la grippe l'avait affaibli et s'était remis trop tôt au travail pénible. Combien d'autres se plaignent d'être tenus de fournir seulement de petites journées; à ceux-là, la journée de "six heures" serait acceptable. Mais leur volonté demanderait la journée plutôt de dix heures; ils travaillent pour eux-mêmes.

X

LAC PELLETIER, SASK.

Le Comité des 16 tiendra sa quatrième séance mensuelle le 25 courant, après vêpres.

La question du téléphone, qu'on avait soulevée, dès la première réunion, se trouve déjà en bonne voie.

On s'occupera encore des projets de nouvelles lignes ferrées, et d'autres questions opportunes: par exemple, la bonne colonisation, c'est-à-dire les moyens pratiques d'éviter le plus possible les non-désirables qui déshonorent les paroisses.

A ce sujet, le Comité pourrait centraliser les offres et demandes et constituer ainsi un Service gratuit et bienveillant pour les transactions. Dès lors, ceux qui désirent vendre ou acquérir, ou échanger des terres, voire même des instruments agricoles, sont intéressés à exposer leurs intentions au presbytère. Ce serait comme une mutuelle profitable aux uns et aux autres.

N.B.—Nous nous permettons d'attirer l'attention des chers nôtres de la Nouvelle-Angleterre (E.-U.) qui désirent s'établir sur des terres avantageuses, dans un centre franco-canadien du grand Ouest. Ils seront les bienvenus, s'ils apportent de bonnes références, et ils trouveront, ici, des braves Québecois, de presque tous les comtés.

SAINT-ALPHONSE

Lundi a eu lieu le mariage de Mlle Alexandrine Cossin avec M. P.-J. Hallemans. Le R. P. Charles Deutschler officiait et avait comme assistant les RR. PP. Antoine Chalumeau et Joseph Radaz. Mlle Alexandrine Cossin étant présidente des Enfants de Marie, un grand nombre d'Enfants de Marie sont venues assister à la cérémonie de son mariage pour prier pour elle. MM. Emile Clentinck et Dollard Thérien tenaient lieu de pères aux nouveaux mariés. Un petit dîner fut servi dans une des salles d'école que les Rév. Soeurs voulurent bien mettre à la disposition des convives de la noce.

Mme François Rolland, toujours la première quand il s'agit de faire un acte de charité ou un acte de dévouement, a tenu à préparer elle-même ce petit dîner.

Après le dîner M. et Mme Hallemans partirent à Cypress River pour prendre le train et se rendre à Saint-Charles auprès de Mme Dusagne, née Elise Hallemans, et soeur de M. Hallemans.

* * *

Nous avons appris avec le plus grand déplaisir que M. et Mme Malo, avec leur cher petit Louis, allaient nous quitter bientôt, pour se rendre à Somerset, où ils ont acheté un lopin de terre avec une maison. Nous faisons des voeux qu'ils ne se plaisent pas et qu'ils reviennent au milieu de nous.

* * *

Mme Veuve Anne Depape et ses deux filles sont allées faire une promenade à Saint-Boniface. Nous espérons qu'elles reviendront bien vite.

* * *

Plusieurs de nos cultivateurs ont déjà fini de semer leur blé. Ils trouvent que la terre est dans un très bon état pour le grain.

* * *

Tous nos malades sont guéris, à l'exception de Mme Auguste De Lichte, qui reste très faible sans être en danger.

* * *

Le R. P. Joseph Picod, chapelain des Soeurs Grises, est venu faire une visite à nos Pères. Il est reparti le vendredi de la semaine dernière.

PINSON.

LAURIER

Mardi dernier, M. Rosaire Gagné revenait de Winnipeg avec une gentille compagne. Nous leur offrons nos voeux de bonheur.

* * *

A l'école de Lamennais, Ste-Rose du Lac, le 23 mai prochain, un concert sera donné par les élèves de cette école, sous la direction de Mlle Gabrielle Trottier, institutrice. Ces enfants seraient très heureux de recevoir beaucoup de personnes de Sainte-Rose, qui l'an dernier, les ont honorés de leur présence, à leur dernier concert. La levée du rideau sera à 8 heures du soir.

* * *

Les exercices du beau mois de Marie sont suivis par un bon nombre de paroissiens qui aiment, après leurs travaux de chaque jour, venir se recueillir aux pieds de l'autel de la sainte Vierge, si joli, dans sa belle parure de fleurs naturelles. Nous avons tant à demander et tant à obtenir de cette Bonne Mère du Ciel.

* * *

Dimanche dernier les nombreuses filles de la Congrégation de Marie de notre paroisse, après une belle cérémonie à l'église, à l'occasion du premier dimanche de mai, se rendaient à la résidence de leur présidente, Mlle Germaine Trottier, pour lui offrir un cadeau et la remercier de ses services passés comme organisatrice du chant. Mlle Trottier, quoique prise par surprise et un peu émue, les remercia courtoisement, mais du plus profond de son coeur. Il fait si bon de se sentir aimé par ceux pour qui on aime à se dévouer.

Monsieur le Curé a tenu à assister à cette fête de la famille de Marie et y donna plus d'éclat en nous jouant les plus beaux morceaux de son répertoire. On chanta ou [illegible]... Rien n'y manquait; on avait même fait apporter crème à la glace et force gâteaux, afin que cette fête soit complète. Avant de se séparer, Mlle Trottier invita les visiteurs à former un groupe et les photographia. Alors chacun se sépara, emportant un doux souvenir de cette jolie fête.

SAINT GEORGES-CHATEAUGUAY

Nous apprenons aujourd'hui que M. Léo Schanus, secrétaire de l'école Léonard et magistrat de police à St-Georges, doit partir sous peu pour la Belgique, pour régler des affaires de famille très urgentes.

Nous souhaitons à M. Schanus un heureux voyage et un prompt retour au milieu de nous.

* * *

Afin de se tenir au courant de l'opinion et des besoins des fermiers de langue française et de pouvoir toujours les protéger, la compagnie Adanac Grain a cru devoir s'assurer les services d'un fermier canadien-français, M. Maurice Duprey.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A SAINT-ADOLPHE

Comme l'année dernière, la fête de Saint Jean-Baptiste sera célébrée avec grande pompe à Saint-Adolphe, mardi le 1er juillet. A l'occasion de cette célébration il y aura grand'messe, pique-nique, fanfare, parties de balle-au-camp, courses de chevaux et amusements divers.

N'oublions pas cette date.

FISHER BRANCH

Il est regrettable que dans une campagne éloignée comme la nôtre, où la nature, seule avec ses harmonies, se donne libre cours, où l'on croirait pouvoir jouir librement des douceurs sereines du calme et de la solitude, il est regrettable, dis-je, qu'alors viennent s'implanter chez nous des usines si bruyantes que leur tapage nous étourdisse. Je parle des manufactures de nouvelles...

Les choses ont presque toutes leur bon côté, heureusement. Les nouvelles manufacturées ont ceci de bon: elles sont presque toujours "bonne étoffe"!

Vous annoncer, par exemple, que les commissaires et l'institutrice du District Scolaire DuMoulin ont pris la sage mesure de fermer leur école durant trois semaines, à cause des mauvais chemins, lorsque cette école fut fermée le vendredi-saint et la semaine de la Convention des instituteurs, auxquelles Mlle Maheu assistait, vous faire croire cela, maintenant, c'est de la belle étoffe, n'est-ce pas? Ça donne un nom au manufacturier, soyons-en sûr!

* * *

Mlle Olympe Maheu est revenue lundi, le 28 avril, d'un voyage à Winnipeg, où elle a assisté à la convention des instituteurs de la province.

* * *

Le 23 mai prochain, fête de l'Empire, la jeune école DuMoulin sera toute entière dans la célébration de ce jour. C'est une occasion magnifique de se réunir, de se mieux connaître, de se mieux soutenir, de prendre meilleures forces, car tous ceux intéressés à l'enfance, à son développement et à l'instruction publique sont les bienvenus à cette célébration. Préparons-nous à joindre les petits et à fêter ensemble. Nul doute, ces "mousses" nous préparent des surprises!

BRUXELLES

Nous avons le regret d'annoncer le décès d'Alice Chabot, épouse de feu Joseph Potvin, survenu le 22 avril à l'âge de 18 ans et 9 mois.

Naissance. — Chez M. Philippe Gauthier, une fille qui a reçu au baptême les noms de Marie-Thérèse-Alphonsine-Eva. Parrain et marraine: Eva et Alphonse Potvin, oncle et tante de l'enfant.

PARLONS BIEN

Que de personnes se font juger sur la correction de leur langage! Vous rencontrez un homme au hasard, vous lui demandez votre chemin, un renseignement quelconque, il vous répond trois mots et vous le jugez. C'est un homme cultivé ou c'est un rustre, parce qu'il prononce bien ou qu'il se tire du gosier des sons confus et lourds où vous ne distinguez rien.

Depuis quelques années, il y a chez nous un progrès sensible dans la prononciation du français. La campagne entreprise dans les maisons d'éducation porte des fruits. On se surveille davantage, on a appris bien des mots qu'on ne savait pas, on a banni des anglicismes, et l'on ne rougit plus de parler correctement. Les petites filles des couvents surtout ont d'ordinaire un langage très soigné. Phrases correctes, mots bien choisis, son pur des voyelles et forte articulation des consonnes, rien n'y manque. Il faut s'en réjouir et les imiter.

Car tous n'en sont pas là. La plupart des petits frères sont loin de mériter les éloges dus aux petites soeurs. Ils bredouillent des mots inintelligibles ou crient des mots inarticulés ou martelés brutalement. On rencontre des gamins de dix à quinze ans qui parsèment leur langage de paroles grossières que je ne saurais transcrire ici. Des enfants qui paraissent honnêtes lancent à leurs camarades de jeu de véritables blasphèmes. Et cela dans des sons, des mots, des bouts de phrase à peine dignes d'une bouche civilisée.

Comment expliquer que des petites filles si distinguées aient des petits frères si malappris? Ces garçons vont pourtant à l'école, ils reçoivent des leçons de politesse et de bon langage. Pourquoi s'en ressentent-ils si peu?

Je n'y vois qu'une explication: C'est que les petites filles veulent bien parler comme Soeur Ste-Euphémie, mais les garçons, eux, veulent parler comme les papas. Or, les papas trop souvent parlent mal. Si plusieurs d'entre eux se laissent entamer par la campagne du bon français, beaucoup y sont résolument revêches. Ils continuent à faire claquer leurs langues et leurs mots comme ils font claquer les portes et les fouets.

Que voulez-vous? dira quelqu'un, le style, c'est l'homme: si l'homme est brutal et grossier, le langage ne saurait être poli.

Pardon! Le phénomène, chez nous, c'est que notre langage nous fait paraître bien pires que nous ne sommes. D'honnêtes travailleurs, d'excellents pères de famille, des chrétiens dévoués, généreux, tendres même, parlent parfois comme des vauriens. De paisibles ouvriers, des commerçants pleins de bonhomie, des cultivateurs aussi solides d'esprit que de corps, sobres et rangés, semblent se faire un honneur, une manie, de parler comme des dévoyés. Ils scandent leurs moindres assertions de gros mots et de jurons où les a et les o sont graves à faire frémir, où les consonnes s'aplatissent comme un coup de poing, où les membres de phrase viennent s'écraser sur un blasphème ou sur une vulgarité.

Pourquoi tous ces mots rebutants? Pourquoi parler si mal, quand on se conduit si bien? Quand on est si brave homme, pourquoi se donner ces airs de possédé du démon? Mystère!

C'est bien étonnant que le bon sens de notre peuple n'ait pas encore saisi l'étrange anomalie de cette habitude de sacrer. Nous éclatons d'indignation contre les dénigreurs qui veulent nous faire passer pour des scieurs de bois et des porteurs d'eau, et une foule de nos hommes, y compris des avocats et des médecins, parlent comme des camionneurs et des hommes de chantier.

Et les étrangers qui prêtent l'oreille, qui veulent nous saisir au vif, nous jugent par notre langage. C'est leur droit, car c'est par là surtout qu'on mesure la civilisation d'un peuple. La civilisation consiste, non pas à s'enrichir et à faire tourbillonner des automobiles, mais à cultiver son esprit, à ennoblir son coeur, et à traduire en beau langage et en actions généreuses, ses grandes pensées et ses nobles sentiments. Les Français du XVIIe siècle avaient fait du bon langage et des belles manières la marque de l'honnête homme. C'est au moins la marque de l'homme éduqué. On le sent si bien que tous, pauvres ou parvenus, ouvriers des villes ou gens de la campagne, tous s'essaient à bien parler dès qu'ils veulent donner une bonne idée d'eux-mêmes ou qu'ils se trouvent en présence de personnages qu'ils respectent. Essais parfois gauches, mal réussis, trop improvisés, mais qui restent un hommage rendu à ceux qui parlent bien.

* * *

Si l'on veut réformer son langage, il n'y a qu'un moyen: s'y mettre résolument et y persévérer. Si l'on veut parler bien, il faut parler bien constamment. On ne change pas de langage comme on change de veste ou de chapeau. Vous ne parlerez pas deux langues françaises, celle du dimanche et celle de la semaine, celle de l'usine ou de la ferme et celle du salon. L'une se ressentira toujours de l'autre. Il faut donc prendre parti.

La première chose à faire, c'est de bannir les jurons et ces gros mots vulgaires qui nous déforment la bouche et nous écorchent les oreilles. Ensuite, parlez correctement. Il faut parler comme on écrit, sans faute. Respectez la grammaire dans votre conversation comme vous devez la respecter dans vos lettres et dans tous vos écrits. C'est le grand moyen, c'est le seul que nous ayons de rester ce que nous sommes, des Français. C'est dans la famille, c'est entre camarades que se forme le langage d'une nation. Si la langue de nos ouvriers n'est pas la langue française, pure et correcte, nous sommes perdus. Les gens qui parlent mal habituellement font plus de tort à notre cause que toutes les lois persécutrices du français. On ne saurait exagérer l'influence de la famille et de la vie courante sur ce point.

Dans la grande enquête qui se poursuivit récemment en Angleterre sur l'éducation de la jeunesse anglaise, on s'occupa du langage des enfants. Là aussi, paraît-il, il y a des bouches molles et des nez encombrants. On se plaint que les enfants n'articulent pas, qu'ils se font passer la voix par le nez, qu'ils n'ont aucun souci des beaux sons et des mots justes. Interrogée sur la cause de cet état de choses, une institutrice fit une charge à fond contre l'éducation de famille. "C'est dans la famille, dit-elle, qu'est le grand vice. C'est là qu'on défait tout ce que nous faisons." "Les maîtres ont beau, ajoutait-elle, donner des leçons de bon langage, surveiller la prononciation des élèves, il n'y a pas de progrès sensible. A peine dans la rue, les enfants se remettent à parler comme leurs parents." Pour elle, elle n'avait que quelques élèves parlant bien l'anglais, c'étaient de petits belges, réfugiés en Angleterre, et qui parlaient français chez eux. "Ceux-là, disait l'institutrice avec une fierté ingénue, ceux-là parlent comme je le leur enseigne, et personne ne gâte mon ouvrage."

Combien de nos instituteurs et de nos institutrices pourraient proférer la même plainte! Ils auront beau faire tous les efforts possibles, ils arriveront à un mince résultat tant que les parents pratiqueront le contraire de ce qu'eux-mêmes enseignent. Leur ouvrage se défait à mesure. Comment voulez-vous..? A l'école on a quatre ou cinq heures par jour pour enseigner aux enfants à bien parler, tandis qu'à la maison et dans la rue le grand nombre en a quinze pour leur montrer à mal parler, ce qui est bien plus facile. Quand l'enfant entre à l'école pour prendre des leçons de bon langage, il a déjà reçu pendant cinq ou six ans les leçons de son père et de sa mère, il s'est formé la bouche à leur plis et s'est rempli l'oreille de leur accent.

En général, si les enfants parlent mal, c'est qu'ils parlent comme leurs parents. Et si nous voulons que les enfants d'aujourd'hui parlent bien plus tard, il faut que les enfants d'aujourd'hui s'efforcent de bien parler. C'est là, pour nous, une des oeuvres hautement patriotiques de l'heure présente. Non pas que tout soit mauvais, que tout soit à réformer dans notre langage. Sachons discerner ce qui est bon et nous en servir avec assurance, bannissons ce qui est mauvais, travaillons sans cesse à perfectionner notre prononciation, à rendre notre articulation plus énergique.

Aujourd'hui, le devoir patriotique ne consiste pas à se plaindre ou à s'irriter, il consiste à se perfectionner, à devenir meilleurs citoyens, hommes d'ordre et d'économie, puis à parler français et à le parler bien. N'obligez pas vos enfants à corriger plus tard la langue qu'ils apprennent de vous. Il y a deux chances sur trois qu'ils ne le voudront pas et neuf sur dix qu'ils ne le pourront pas.

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

La compagnie Adanac Grain se fait un point d'honneur de remettre intégralement au fermier toutes primes qu'elle peut obtenir sur la vente du grain.



Dans l'Extrême Nord

Chez le R. P. Turquetil O. M. I. et ses Esquimaux. La vie des missionnaires et les progrès de leur apostolat.

N.-D. de la Délivrance,
Chesterfield Inlet,
Février 1919.

Nous n'avons pas de rapport de conversions en masse à vous envoyer, et la chose ne surprendra aucun de ceux qui ont suivi les débuts de cette mission de 1912 à 1917. Le Père Pioget, à son arrivée, a eu le bonheur de faire son premier baptême d'Esquimau: c'était le premier enfant né de parents chrétiens en ce pays, et comme le premier fruit de nos travaux de cinq ans. Au printemps prochain, un baptême d'adulte, catéchumène de deux ans dont je vais terminer l'instruction, et une première communion d'une petite fille de 7 ans, voilà à peu près tout le bilan que j'entrevois pour le moment, à moins que le Bon Dieu, naturellement, en appelle d'autres que nous ne connaissons pas encore, car c'est Lui qui convertit les coeurs; nous ne faisons qu'instruire, préparer les voies à la grâce, et conférer les sacrements.

Nous n'avons près de nous qu'une seule famille de chrétiens; c'est peu, mais ce peu signifie beaucoup pour nous. Ce n'est plus la solitude des quatre premières années; nous avons des âmes à diriger, à instruire de plus en plus. Il y a, pour nous, un encouragement et comme une nécessité de continuer le bien commencé.

Je vais essayer de donner une idée de notre vie ici, depuis notre retour, afin de répondre au légitime désir des âmes charitables qui s'intéressent à nous, dont la sympathie nous est si précieuse et mérite toute notre reconnaissance.

Chrétiens

La première parole que je saisis en approchant de terre, le 23 août dernier, furent ces cris joyeux d'une petite chrétienne de 4 ans qui m'avait aperçu: "Atâtatsiar! Mon grand père!" C'est le titre que me donnent bien des enfants par ici. Je crois que la joie était bien aussi le sentiment de tous nos chrétiens.

Les hommes étant à la chasse, nous ne vîmes ce jour-là que les femmes et les enfants. Ils nous accompagnent jusqu'à la maison, portant nos petits bagages. Ce n'était plus, cette fois, les larmes aux yeux, comme en septembre 1917, quand je les quittais pour un an. Le bonheur se lisait sur leurs visages. Dès le lendemain, tout ce monde était à la messe; dès que je commençai les prières, tous répondirent avec entrain, sans hésitation, preuve qu'ils n'avaient pas oublié, et que par conséquent, ils avaient été fidèles à les réciter. Le lendemain arrivent les hommes qui joignent leurs voix mâles à celles des enfants. Il y a dans leur ton de voix un accent de conviction qui touche, et montre bien que ces gens ont réellement la foi, et sentent ce qu'ils disent. Bien vite, ils demandent à se confesser pour pouvoir recevoir la Sainte Communion. Béni soit Dieu qui les a si bien conservés, le travail de sa grâce en ces coeurs est bien admirable.

Mais bientôt, ces chers chrétiens doivent s'éloigner et partir à leurs camps d'hiver. C'était à la mi-septembre. Seule une famille reste avec nous, et j'ai dit que sa présence nous est une grande consolation.

Première fête de Noël et du Jour de l'An avec des chrétiens

Les chrétiens n'ont pas pu tous venir pour les fêtes de Noël; le mois de décembre avait été bien mauvais: ce n'était que tempêtes de neige, par temps couvert, aussi la neige fondante, pleine d'eau, rendait la marche presque impossible; on calait jusqu'au dessu du genou, comme dans le bois fort. Pierre, un de nos chrétiens, était venu au commencement de décembre, mettant 10 jours à faire un trajet qui n'en demande que deux d'ordinaire. Il se reposa une semaine avec nous, et devait revenir pour Noël, avec son beau-frère qui demeure avec lui. Nous attendîmes jusqu'à la dernière minute, mais personne. Nous n'avions donc aux pieds de la crèche que cette famille restée avec nous, et tous ensemble nous priâmes pour ceux qui n'avaient pu venir. Le surlendemain de la fête, voici Georges, un autre de nos chrétiens qui arrive de l'Ouest. Les mauvais chemins l'ont mis en retard, mais il a dû avoir bien du mérite devant Dieu, car il n'est pas fort, ayant passé 7 ans sur un lit de douleur, sans pouvoir se lever. Il marche un peu depuis 3 ans, et essaie de faire sa vie pénible.

Le dimanche dans l'Octave de la fête, puis le Jour de l'An et de l'Epiphanie, nous avons ainsi deux familles au complet. Les sermons de circonstance, les cantiques de Noël, la sainte communion, firent beaucoup de bien à cette belle âme. Après l'un de nos offices, où j'avais été touché moi-même de la piété de ces gens, je fis remarquer à mes premiers chrétiens qu'il n'était pas nécessaire d'avoir de grandes églises remplies de milliers de personnes priant et chantant ensemble, pour sentir le bienfait de la prière, que nous autres, ici, bien que si peu nombreux, nous avions bien prié et chanté, que notre coeur était content de ces fêtes. Ah! me fit Georges, cela ne ferait pas pour moi, ces grandes cérémonies chez les blancs! Je pensais qu'il voulait dire qu'il aurait peur de voir tant de monde, mais il s'expliqua: "Je ne pourrais pas chanter, je ne pourrais pas prier, même ici, j'ai failli pleurer cette après-midi." Il prenait cela pour une faiblesse, et presque pour une faute.

La famine

"Il nous tarde cependant d'avoir des nouvelles de nos gens qui n'ont pas pu venir, car c'est la famine, cet hiver, dans tout le pays. Pas de caribous. A l'automne passé, il y a le poisson dans les lacs mais en février, quand cela prend un jour de travail pour creuser, dans la glace, un trou à hameçons, que le poisson ne tient qu'aux endroits les plus creux, la vie n'est pas gaie pour les gens qui n'ont pas une once de nourriture en avant. Survienne une poudrerie de quelques jours de suite, personne ne peut sortir; c'est la mort qui guette ces pauvres affamés. C'est ainsi que 40 à 60 Esquimaux du Sud ont péri l'an dernier. Cette année, nous savons qu'il y a déjà 5 enfants morts de faim, dans une seule famille.

Mais nous sommes loin d'avoir des nouvelles de tout le monde. En novembre dernier, un de ces malheureux affamés s'affaissait sans connaissance sur le petit lac en arrière des maisons. Heureusement que les enfants qui jouaient dehors, l'aperçurent. Mais d'où venait-il? Où était sa famille? Ce n'est que le lendemain qu'il reprit ses sens et put donner des renseignements. Alors on alla chercher sa vieille qui attendait stoiquement la mort sous les débris d'une tente mise en pièces par le vent. Combien d'autres drames de ce genre en ces pays de misères, où la vie est si pénible!

Hier arrivait un fort gaillard d'autrefois, aujourd'hui bien décharné. Pas un chien; il hâle sa traîne, portant dans ses bras, sous son capot, comme sur son coeur, un enfant de 7 à 8 ans qui ne peut plus marcher, et que son père essaie ainsi de protéger contre le froid.

Mais c'est la misère des orphelins et des orphelines qu'il faut voir! Il y a de quoi fendre le coeur! Il y a ici une jeune fille qui peut bien avoir de 15 à 16 ans; tous ses parents sont morts, l'an dernier. Un an de misère a suffi pour en faire un être hébété comme abruti et plus ou moins responsable de ses actes. Par charité, je lui donnais un morceau de pain, avec une tasse de thé, de temps à autre. Bien vite alors, nous constatâmes maint petit larcin à la cuisine et quand l'empreinte de ses quatre doigts dans le beurre m'eut donné une preuve de sa culpabilité, que je lui mis la chose sous les yeux, elle me demande d'un air ingénu si c'est mal de voler. Elle a tant faim et toujours faim! Son gardien vient vite m'avertir de ne pas la laisser entrer, ou de la mettre de suite à la porte, si elle vient chez nous, car c'est une voleuse, dit-il et elle sait mentir aussi ajoute-t-il. Sans doute que notre homme n'aime guère voir la fille raconter comment elle est traitée par son père adoptif.

Que c'est triste! Si seulement nos ressources nous permettaient de venir en aide à ces infortunés! Quelques sacs de farine ou biscuits sauveraient la vie de plusieurs à l'occasion; sans chercher à les attirer par le ventre, nous serions réellement des pères à leurs yeux. Mais que faire? Nous ne jeûnons pas, c'est vrai, mais nous en sommes au régime d'abstinence continuelle depuis six mois. Des fèves et de la farine d'avoine constituent nos repas. Oublie-t-on d'en faire cuire à temps? ce sera le pain et le thé. Cela nous soutient et nous suffisons à l'ouvrage de chaque jour, mais s'il nous fallait, comme les Esquimaux, partir, chaque matin le ventre creux, sans même une tasse de thé chaud, par les gros froids actuels je doute fort que notre peau résisterait aux caresses du vent de Nord.

Nos travaux

Un mot maintenant sur nos occupations cet hiver. Après le départ du bateau, nous commençons par mettre une nouvelle rangée de planches sur les murs intérieurs de notre chambre à coucher. Ce n'était pas du superflu. Chaque mois, les années précédentes, il fallait, en hiver, prendre la hache pour enlever la glace des murs qui avait plusieurs pouces d'épaisseur. Cet hiver, une seule fois seulement, au moment des gros froids, nous avons, à la chaleur de la lampe flamme bleue, enlevé un peu de givre qui se formait autour de nos lits. C'est un progrès sensible. Nous n'en restons pas moins au régime du chauffage primitif: le soir, on se déshabille dans la salle, laissant là les habits de peau pour qu'ils sèchent près du feu et ne prennent point de givre. Puis à la course à l'assaut des lits. Vite on se glisse dans les sacs en peau de caribou, et vive le sommeil! Le matin au son du réveil, on ne traîne guère, car il ne fait pas chaud. On se lave et on s'habille dans la salle où la température est moins crue. Si le feu a par trop baissé ou s'est éteint, on revêt d'abord des peaux de bête avant de prendre la soutane, et en attendant que le feu monte, on médite un peu sur les misères de la vie présente.

Mais revenons à nos travaux: en octobre, un coup d'oeil et aussi un coup de main aux portes et fenêtres pour boucher toute issue et empêcher le vent de pénétrer; nous voilà prêts à la réclusion. Alors, nous nous mettons à l'étude. Nos chrétiens ayant bien conservé les petits livres que j'avais faits pour eux en 1917, au lieu d'en imprimer de nouveaux, nous entreprenons le travail de la grammaire. Il importe de fixer la langue, et d'utiliser les données que j'en ai, surtout pour le cas où je viendrais à manquer. Il fallait d'ailleurs faire la classe à mon compagnon. Déjà, tout le long du chemin, le P. Pioget avait noirci maint cahier de longues listes de mots, et sa mémoire heureuse en avait retenu un grand nombre, mais de là à parler il y a loin. La langue esquimaude n'est pas de celles où les mots presque toujours invariables s'alignent à la suite les uns des autres, comme en français. Par exemple, le verbe esquimau avec plus de 700 terminaisons de personnes (voilà une conjugaison respectable) trouve le moyen encore de s'incorporer tout ce que nous appelons adverbes. Je marche, je marche vite, je puis ou ne puis pas marcher, etc., etc., tout se rend en le même mot verbe; de sorte qu'à ne prendre même que les formes ordinaires, on arrive vite à plus de 100,000,000 manières de présenter n'importe quel verbe esquimau. Y aller de pure mémoire est peine perdue; il faut des clés qui permettent de composer ces mots-phrases qu'on n'a jamais vus écrits ni entendus parlés, peut-être, mais qui sont bien la seule manière de rendre telle ou telle idée. Ce travail va me prendre toute l'année. Le P. Pioget appelle cela le cours d'Université Chesterfield. Elève et secrétaire, il étudie mes notes, les met au clair sur manuscrit, et avance à grands pas dans la connaissance de la langue.

Naturellement, nous sommes cuisiniers, boulangers, menuisiers, raccommodeurs de tout ce qui casse, etc. Il faut aussi avoir l'oeil à tout; autrement tantôt ce sera une chaudière quelconque remplie d'huile de phoque que vous sentirez avant de l'avoir aperçue sur le poêle, ou quelques paires de vieux souliers accrochés aux murs de la cuisine pour y sécher et donner en même temps une "flavor" locale, ou même quelques bouts de peau de caribou, langes du bébé qu'une mère soigneuse aura mis là à sécher, sans s'occuper du parfum esquimau qui s'en dégage. Ces menus travaux et ces distractions ont d'ailleurs le don de reposer un peu, quand la fatigue de l'étude continuelle se fait sentir.

Païens

Il y a ici, actuellement, plusieurs familles de païens venus au poste pour échapper à la famine. Il en est qui ne viennent jamais nous voir, aimant mieux souffrir la faim que s'exposer, en nous fréquentant, à manquer à leurs superstitions; car ils voient que nos chrétiens ont laissé tout cela de côté. Naturellement, les sorciers sont en tête du mouvement qui tient les païens à l'écart. Mais ceci ne doit pas nous décourager, c'est plutôt une preuve que notre travail avance, que ces gens réalisent qu'ils ne peuvent être à la fois païens et chrétiens, en prenant un peu de chaque religion, mais qu'un chrétien doit l'être tout entier. Il y a là un gage de bon espoir pour le jour où l'heure de la grâce sonnera pour eux. Nous n'allons donc pas à la course en fait de conversions, et ne devons pas le faire. Une jeune fille qui avait fréquenté notre école, en 1915, connaissait assez bien le catéchisme, désirait alors le baptême, a été vendue, bon gré mal gré, à un bigame païen. Elle n'avait rien à dire au marché, bien entendu, et n'est guère coupable, sans doute, mais les faits montrent bien déjà que nous avions raison de ne point baptiser tous ces enfants, tant qu'ils restent au pouvoir de parents païens. Nous continuerons donc à étudier nos gens et leur langue, nous mettant ainsi à même de faire du bien à ceux que le Bon Dieu nous enverra. C'est en cela que nous serons missionnaires; la question des conversions ne dépend pas de nous, mais de Dieu seul. Puisse un grand nombre d'âmes nous aider de leurs prières, à mériter cette grâce de la conversion pour tant de pauvres païens!

Cette lettre ne partira d'ici qu'à la fin du mois. Quand elle vous parviendra, il sera bien tard, pour vous, de recevoir nos voeux et souhaits de nouvelle année. Mais notre coeur n'a pas été en retard pour les formuler; au jour de l'an, nous avons eu une action de grâces spéciale, où tous; nouveaux chrétiens et leurs missionnaires, avons prié aux intentions des bienfaiteurs de cette mission. Daigne le Seigneur exaucer nos voeux, et récompenser lui-même les âmes charitables qui ont bien voulu s'intéresser à elle.

A. TURQUETIL, O.M.I.

P. S.—Après que j'eus écrit ces lignes, nous avons reçu des nouvelles de nos chrétiens sur le sort desquels nous étions inquiets. Ils vivent de la mer, chassant et mangeant le phoque. Joseph a été bien malade, cet hiver, mais il est rétabli; il m'écrit que lorsqu'il tombe malade, il a recours à la prière, et se remet. C'est bien la foi simple et naïve qui arrive au coeur de Dieu et est exaucée.

CECI EST MAL

D'aucuns s'imaginent que pour bien vivre il faut être riche. Ils croient que les riches peuvent mieux prendre soin de leur santé et qu'en cas de maladies ils peuvent acheter de meilleurs remèdes. C'est une erreur. Beaucoup de choses bonnes pour la santé ne coûtent rien et dans la maladie il est facile d'obtenir un remède qui soit à la fois efficace et peu dispendieux. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner est de ce nombre. La lourdeur des intestins est une des principales causes de maladie. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner gardera vos intestins en bon état et vous coûtera peu. Il en est de même des autres remèdes de Triner, spécialement du Tonique Amer Angelica de Triner qui vous donne de la vitalité et de l'énergie. Le Liniment de Triner contre la neuralgie, le rhumatisme, les foulures, les contusions, les inflammations, etc., le Sédatif contre la Toux de Triner, pour rhumes, l'Antiputrin de Triner excellent pour se gargariser et comme antiseptique. Tous les pharmaciens vendent les remèdes de Triner. Joseph Triner, chimiste fabricant, 1333—1343 avenue Ashland-sud, Chicago, Ill.

VOS BOTTINES VOUS SERRENT-ELLES?

Si oui, cherchez, il y a un petit cor. Guérissez-le avant qu'il ne croisse. L'Extracteur de Cors sans douleur de Putnam est le meilleur remède. Essayez Putnam.

PRETENDUE INVASION DE L'ALLEMAGNE

Paris, 8. — Gottlieb von Jagow, ancien ministre allemand des Affaires étrangères dans un livre publié récemment, livre qui a pour titre "La guerre universelle; ses causes et son commencement", déclare que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France parce que ce pays avait envahie l'Allemagne.

Ces prétendues incursions françaises en territoire allemand furent rapportées à l'Etat-Major Général par des officiers subalternes, dit von Jagow, et l'Etat Major en fit part au gouvernement sans prendre la peine de s'assurer de la véracité des faits.

L'ancien ministre déclare qu'avant la guerre il était convaincu de la nécessité d'une entente avec l'Angleterre et regrette que l'Allemagne ait mal reçu les offres d'alliance faites par l'Angleterre en 1899.

Lorsque l'ambassadeur austro-hongrois, à Berlin, lui communiqua le texte de l'ultimatum envoyé à la Serbie, von aJgow déclara que ces conditions étaient trop sévères. Il dit, dans son livre, qu'il ne s'explique pas comment il se fait que Berlin n'a pas été informé plus tôt des mesures prises par Vienne.

Théodore Wolff, commentant la version de von Jagow, de son entrevue avec l'ambassadeur autrichien au sujet de l'ultimatum envoyé à la Serbie, dit qu'après l'avoir lue il est encore à se demander pourquoi on n'a pas accepté la proposition de Sir Ed. Grey, de convoquer une assemblée d'ambassadeurs pour examiner la situation.

LES ELECTIONS EN JUIN DANS QUEBEC

Québec, 7. — Le "Chronicle" de ce matin, confirmant en quelque sorte la rumeur d'il y a quelques jours, dit tenir de personnes bien informées qu'il y aura des élections provinciales au cours du mois de juin prochain.

La rumeur, en effet est courante, dans les cercles politiques, et comme il n'y a pas de fumée sans feu, il est évident qu'avant peu on nous annoncera officiellement la dissolution des Chambres.

DISCOURS DE CLEMENCEAU ET DU CHEF DES DELEGUES ALLEMANDS AU CONGRES DE VERSAILLES

L'heure est venue de rendre un compte sévère. — Tout se passera avec la courtoisie qui est le privilège des nations civilisées, dit le premier ministre de France. — Réponse de Brockdorff-Rantzau.

DISCOURS DE CLEMENCEAU

Versailles, 8. — En ouvrant la session du congrès de la paix, M. Clémenceau, président, parlant aux plénipotentiaires allemands, s'adressa en ces termes:

"Il n'est pas nécessaire de prononcer des paroles inutiles. Vous avez devant vous les plénipotentiaires des grands et des petits pouvoirs unis dans cette cruelle guerre qui nous a été imposée. L'heure est arrivée d'un compte sévère à rendre.

M. Paul Dutasta, secrétaire-général de la conférence de la paix, a remis une copie du traité au comte von Brockdorff-Rantzau, chef de la délégation allemande, qui dit ces quelques mots: "Nous déclarons que nous ne nions pas l'étendue de notre défaite. Nous savons que le pouvoir des armées allemandes est défait."

Il ne voulut pas admettre que l'Allemagne était la seule coupable et demanda que les Alliés fissent une paix d'après les 14 propositions du président Wilson.

L'Allemagne a promis de réparer le tort fait à la Belgique et de reconstruire les territoires dans le nord de la France.

Le comte Rantzau demanda la libération des prisonniers allemands et déclara que l'Allemagne adoptait la ligue des nations.

M. Clémenceau

Versailles, 8. — Voici le discours de M. Clémenceau, prononcé mercredi devant les délégués allemands, à l'ouverture du congrès de la paix:

"Messieurs, les plénipotentiaires de l'Empire allemand, le temps et le lieu ne sont pas aux mots superflus. Vous avez devant vous les plénipotentiaires des grands et des petits pouvoirs qui se sont unis pour combattre dans une guerre qui nous a été si cruellement imposée.

Le temps est venu pour vous de solder votre compte.

Vous avez demandé la paix. Nous sommes prêts à vous la donner. Nous allons vous présenter un livre contenant nos conditions. Vous aurez toutes les facilités voulues et le temps nécessaire pour examiner ces conditions. Tout se fera avec la courtoisie qui est le privilège des nations civilisées.

Paix durable

Afin de vous faire connaitre entièrement ma pensée, vous nous trouverez prêts à vous donner les explications dont vous aurez besoin. Nous devons cependant déclarer en même temps que ce second traité de Versailles nous a coûté trop cher pour que nous ne prenions pas toutes les précautions et les garanties nécessaires afin que la paix soit une paix durable.

Je vais vous faire connaitre la procédure qui a été adoptée par la conférence pour discussion, et si quelqu'un a des observations à faire, il aura le droit de le faire. Aucune discussion orale n'est permise, et les observations de la délégation allemande devront être soumises par écrit.

Délai de 15 jours

Que les plénipotentiaires allemands apprennent qu'il leur est accordé une période maximum de quinze jours pour présenter en anglais et en français leurs observations écrites sur le traité en entier. Avant l'expiration de la dite période de quinze jours, les délégués allemands pourront faire connaitre leurs remarques sur des titres particuliers du traité ou demander des questions à ce sujet.

Réponse finale

Après avoir examiné les observations présentées dans la période ci-dessus mentionnée, le conseil suprême de guerre enverra par écrit sa réponse à la délégation allemande et déterminera la période au cours de laquelle la réponse finale générale devra être donnée par la délégation.

Le président désire ajouter que, quand nous recevrons dans deux, trois, quatre ou cinq jours certaines observations de la délégation allemande sur des points du traité, nous n'attendrons pas que les 15 jours soient expirés pour donner notre réponse. Nous procéderons immédiatement de la manière indiquée dans ce document."

M. Clémenceau parla en français.

* * *

Versailles, 8. — Le Comte von Brockdorff-Rantzau, président de la délégation allemande, parla dans sa langue et dit:

"Messieurs: Nous sommes profondément impressionnés par la tâche sublime qui nous a conduits ici afin de procurer au monde une paix durable. Nous sommes sans illusions sur l'étendue de notre défaite et le degré de notre volonté de pouvoir. Nous savons que le pouvoir militaire de l'Allemagne est brisé.

Nous connaissons le pouvoir d'inimitié que nous rencontrons ici et nous avons appris les demandes enflammées que les vainqueurs ont voulu faire agréer aux vaincus, les punitions qu'ils veulent imposer à ceux qui méritent d'être punis.

On nous demande de confesser nous-mêmes que nous sommes les seuls auteurs de la guerre. Une telle confession de ma part serait un mensonge. Nous sommes loin de décliner toute la responsabilité de l'avènement de cette guerre mondiale et de la manière par laquelle elle fut faite. L'attitude du gouvernement allemand à la conférence de la paix de la Haye, ses agissements et ses fautes dans les 12 tragiques journées de juillet ont certainement contribué au désastre. Mais nous déclarons énergiquement que l'Allemagne et son peuple, convaincus de faire une guerre défensive, ne furent pas les seuls coupables.

L'impérialisme

Personne ne voudra affirmer que le désastre prit uniquement naissance au moment désastreux où le successeur du trône d'Autriche-Hongrie fut la victime de mains meurtrières. Dans les 50 dernières années l'impérialisme de tous les Etats européens a, de fait, empoisonné la situation internationale.

La politique de représailles et celle d'expansion, l'opposition apportée contre les droits du peuple de déterminer leurs propres destinées, ont contribué au mal dont souffrait l'Europe et qui atteignit sa crise aigue dans cette guerre mondiale.

La mobilisation russe enleva aux hommes d'Etat la possibilité d'une guérison et jeta la décision entre les mains des pouvoirs militaires.

L'opinion publique dans toutes les contrées qui nous sont ennemies parle avec force des crimes que l'Allemagne est accusée d'avoir commis au cours de cette guerre. Ici encore nous sommes prêts à confesser les torts que nous pouvons avoir eus.

La Belgique

Nous ne sommes pas venus ici pour essayer d'amoindrir les responsabilités de l'homme qui politiquement et économiquement a amené cette guerre, ou pour nier tout crime qui peut avoir été commis contre le droit des peuples.

Nous répétons la déclaration qui fut faite dans le Reichstag allemand au commencement de cette guerre et qui disait: "Des torts ont été causés à la Belgique, nous sommes désireux de les réparer."

Mais dans la manière de faire la guerre l'Allemagne n'est pas aussi la seule coupable. Chaque nation connait des actions et des gens dont les meilleurs patriotes devraient se rappeler avec regret. Je ne veux point répondre aux reproches par des reproches, mais je leur demanderai, lorsque des réparations seront demandées, de ne pas oublier l'armistice.

Nous dûmes attendre six semaines afin d'avoir l'armistice et six autres avant que nous pûmes venir à connaitre vos conditions de paix.

Les crimes de guerre peuvent être inexcusables, mais ils sont commis dans la lutte pour la victoire, pour la défense de l'existence nationale, et les passions qui naissent de cet état de choses rendent obscure la conscience des peuples.

Accusation

Les centaines de mille de non-combattants qui sont morts depuis le 11 novembre dernier par suite du blocus le furent par froide délibération, après que nos adversaires furent victorieux et que la victoire leur eut été assurée. Pensez à cela lorsque vous parler de crime et de punitions.

Le degré de culpabilité de ceux qui ont pris part à cette guerre ne pourrait être établi que dans une enquête impartiale devant une commission neutre, devant laquelle tous les principaux auteurs de la tragédie pourraient donner leur opinion et avoir toute la liberté voulue pour consulter les archives. Nous avons demandé cette enquête et nous renouvelons notre demande.

Dans cette conférence aussi, alors que nous venons devant nos adversaires seuls et sans alliés, nous ne sommes pas complètement dénués de protection. Vous-mêmes nous avez amenés ici et alliés nominalement à vous, le droit qui est garanti par le traité et par les principes de paix.

Une paix juste

Les gouvernements alliés et associés ont oublié la paix par la violence dans le temps qui s'écoula entre le 5 octobre et le 5 novembre dernier, et ont écrit sur leur bannière la devise d'une paix juste.

Le 5 octobre 1918, le gouvernement allemand proposa les principes émis par le président des Etats-Unis comme base de paix et le 5 novembre, le secrétaire Lansing déclara que les pouvoirs associés et alliés acceptaient cette base de paix avec deux changements définis.

Les principes du Président Wilson ont agi sur les deux partis de cette guerre—sur vous aussi bien que sur nous, et aussi sur nos anciens alliés. Les différents principes nous demandent des sacrifices nationaux et économiques très lourds, mais les droits fondamentaux et sacrés de tout peuple sont respectés dans ce traité. La conscience du monde y est attachée. Il n'y a point de nations qui puissent le violer sans être punies.

Vous nous trouverez prêts à considérer cette base de paix préliminaire que vous nous avez proposée avec la ferme intention de reconstruire en commun avec vous ce qui a été détruit et de réparer les torts qui ont été causés, principalement à la Belgique, et de démontrer que nous voulons avancer dans le progrès social et politique.

Considérant le nombre très considérable de problèmes qui se sont élevés, nous désirons faire aussitôt que possible l'examen des principales clauses par des commissions d'experts en se basant sur le traité que vous nous avez proposé.

En ceci ce sera notre principal tâche que de rétablir la force dévastée de l'humanité et de tous les peuples qui ont pris la part des classes ouvrières par leur protection internationale des vies, de la santé et de la liberté.

Afin d'agir ainsi nous nous sommes imposés cette obligation solennelle et nous somems résolus à l'exécuter dans la mesure qu'on nous l'aura imposée. Cette tâche nous ne pourrons l'accomplir sans la coopération de nos anciens adversaires. Nous ne pouvons accomplir cette tâche sans la participation technique et financière des peuples victorieux, et vous ne pouvez point l'accomplir sans nous.

L'Europe

L'Europe appauvrie doit désirer que la reconstruction soit faite pleinement, avec le plus grand succès et avec le moins de dépenses possibles. Ce désir ne peut être réalisé que par une claire compréhension des meilleures méthodes à employer. Ce serait la pire méthode que de faire accomplir ce travail par les prisonniers de guerre allemands.

Ce serait certainement avoir un travail peu coûteux, mais il en coûterait beaucoup plus au monde si la haine et le désespoir s'emparaient des citoyens allemands qui penseraient à leurs frères, à leurs fils, à leurs pères qui sont détenus prisonniers et obligés d'accomplir un travail forcé alors que l'on discute une paix préliminaire.

Sans la solution immédiate de cette question, qui a été élaborée pendant trop longtemps, nous ne pourrons avoir une paix durable. Les experts des deux partis en discussion doivent examiner comment l'Allemagne pourra rencontrer ses obligations financières sans succomber à la lourde tâche.

Une faillite enlèverait à ceux qui ont le droit de réparer les avantages qu'ils réclament et entrainerait le désordre dans tout le système économique de l'Europe.

Les vainqueurs aussi bien que les vaincus doivent se prémunir contre ce danger qui peut avoir des conséquences incalculables. Il n'y a qu'un seul moyen de l'éloigner—une confession illimitée de la solidarité économique et sociale dans une libre Ligue des Nations.

Messieurs, la sublime pensée qui doit naitre du plus terrible des désastres connus de l'humanité est la Ligue des Nations.

Le plus grand progrès pour le bien-être de l'humanité a été conçu et il fera son chemin. Il ne le fera que si les barrières de cette ligue sont ouvertes à tous ceux qui de bonne foi ont le désir d'y faire partie, et alors seulement les morts de cette guerre n'auront pas succombé en vain.

Les citoyens d'Allemagne sont prêts de tout leur coeur à accepter leur lourde tâche si les bases de la paix qui ont été établies ne sont plus ébranlées.

La paix qui ne pourrait être défendue devant l'univers au nom du droit appelle toujours contre elle une nouvelle résistance. Personne ne sera capable d'y souscrire en toute conscience, car il ne pourra remplir pleinement ses engagements. Personne ne sera capable de prendre sur lui la garantie de son exécution s'il doit mentir en la signant.

Nous devons donc examiner le document qui nous a été remis avec bonne volonté et dans l'espoir que les résultats finals pourront concourir à nous unir tous."

TERRES POUR L'ETABLISSEMENT DES SOLDATS

En vertu de la loi des mesures de guerre, et pour faciliter l'établissement des soldats sur la terre, un arrêté en conseil a été promulgué pourvoyant à l'achat de fermes et à leur exploitation. Voici en peu de mots les dispositions de cet arrêté:

La commission du placement des soldats est autorisée à acheter avec les fonds dont elle dispose à cet effet, des fermes immédiatement exploitables. Elle est autorisée également à acheter le bétail, le roulant et les matériaux de construction pour les revendre à prix coûtant au colon. Le programme de la commission porte que le soldat choisira lui-même autant que possible la terre qu'il désire, mais le prix de cette terre sera naturellement soumis à la ratification de la commission. De même, dans tous les cas, avant que la commission puisse intervenir dans cet achat, le soldat doit passer devant un conseil de qualification, dont un au moins est établi dans chaque province, et ce conseil déterminera si oui ou non l'homme qui se présente est raisonnablement sûr de réussir comme cultivateur. Si l'on juge que cet homme possède l'aptitude nécessaire et que la teerre qu'il a choisie lui permettra, à condition qu'il déploie l'application voulue, de gagner sa vie et de rembourser la commission, alors la commission fait l'achat de la terre, et le soldat n'est appelé à payer que 10 pour cent comptant du prix d'achat. La somme due à la commission au moment de la vente, ne doit pas dépasser $4,500. On prévoit cependant le cas où des hommes pourraient ne pas être à même de payer la somme de 10 pour cent requise, mais qui ont déjà réussi dans la culture au Canada et qui ont toutes les qualifications voulues pour faire de bons cultivateurs. Dans ce cas cette somme de 10 pour cent peut leur être remise en tout ou en partie et il restera une balance à payer qui peut aller jusqu'à $5,000. L'intérêt sur la balance doit être de 5 pour cent et le tout est remboursable par amortissement au moyen de 25 versements annuels. La commission est autorisée également à fournir aux soldats le matériel roulant et le bétail jusqu'à une valeur maximum de $2,000. Ce montant dépasse de $500 le chiffre que l'on avait fixé il y a quelque temps comme la limite probable de la somme avancée à cet effet. Si le soldat a déjà le matériel roulant et le bétail nécessaires, mais n'a pas de fonds, la commission peut lui venir en aide. L'avance sur le matériel roulant et le bétail est remboursable en quatre versements annuels, à partir de la troisième année; il n'y a pas d'intérêt fixé pour les deux premières années. Une avance supplémentaire de $1,000 peut aussi être accordée au colon pour des améliorations permanentes; ce chiffre couvre la valeur des matériaux de construction fournis. Cette avance est remboursable aux mêmes conditions que la balance due sur la terre.

Tant que les sommes dues à la commission du placement agricole ne sont pas payées intégralement, la terre et le matériel sont protégés contre toute saisie au préjudice de la commission, et aucune vente ni aucune transaction ne peuvent être conclues sans le consentement de la commission. Les récoltes cultivées sont également protégées contre toute saisie jusqu'à concurrence des montants dus à la commission, ou qui deviennent dus dans un délai raisonnable après la saisie. On prend tous les soins pour éviter que le soldat ne devienne victime d'actes peu scrupuleux de la part des vendeurs et que l'aide qui lui est destinée ne soit pas détournée par quelque moyen pour enrichir quelqu'un d'autre. On est d'avis qu'en expliquant parfaitement ces dispositions à l'avance, on ne commettra aucune injustice envers qui que ce soit.

On voit donc que cette loi oblige le Canada à faire de très fortes dépenses sur tous ceux qui ne sont pas tenus de faire le paiement comptant, le gouvernement peut leur accorder jusqu'à $8,000; pour les autres, qui sont naturellement la grande majorité, les dépenses peuvent se monter jusqu'à $7,500. Pour que ce projet puisse réussir, il est donc absolument nécessaire que l'on prenne toutes les précautions possibles pour ne pas encourager les hommes qui n'ont pas les dispositions voulues. Ce serait une perte de temps et d'énergie de la part du colon que de le faire, et une perte d'argent pour le pays. On a donc l'espoir que l'organisation, une fois établie, saura se garder de ce danger, et choisir des hommes qui, par leurs connaissances, leur expérience et leur détermination, ont toutes les chances de réussir dans la culture.

On prend toutes les précautions pour se mettre en garde contre les achats imprévoyants. L'arrêté en conseil ne prévoit pas l'expropriation car on était d'avis qu'il n'y avait nul besoin d'expropriation avant que ce sujet eut été discuté au Parlement, mais le projet de loi qui sera présenté à la Chambre contiendra des mesures d'expropriation dans le cas où le propriétaire demande un prix exagéré pour sa terre. Ces mesures d'expropriation s'appliqueront naturellement aux terres qui ne sont pas employées actuellement, c'est-à-dire aux terres dont la plus grande partie est inculte et qui n'a pas encore été cultivée. Dans l'intervalle, la commission a toutes les raisons d'espérer que l'on trouvera une abondance de fermes aux prix les plus raisonnables, de façon à répondre à tous les besoins.

L'ESPRIT DE CLEMENCEAU

Toujours quand il était à l'Intérieur, il menait ses préfets à la baguette. Considérant qu'on les voyait trop souvent à Paris et pas assez dans leur département, il leur avait enjoint de ne plus s'absenter de leur poste sans autorisation.

Or, le préfet d'un département du Centre, qui se targuait d'être l'ami du Tigre et qui songeait à permuter pour une trésorerie générale, arriva un beau jour dans la capitale afin de solliciter de son "ami" la prébende qu'il ambitionnait, effectuant naturellement son voyage sans demander la moindre autorisation.

Dès son arrivée place Beauveau, il fut introduit sans faire l'antichambre.

— Te voilà donc préfet de la Seine, s'écria M. Clémenceau, en l'apercevant.

— Tu plaisantes! répondit le préfet qui déjà tremblait d'espoir.

— Dame! je ne connais qu'un préfet qui ait le droit d'être à Paris sans mon autorisation, c'est le préfet de la Seine.

— J'ai de graves raisons pour venir te trouver, mon cher Georges; répondit le préfet mal à son aise. C'est au sujet de cette trésorerie dont je t'ai déjà entretenu...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long; le ministre regarda sa montre:

— Il est quatre heures. A quatre heures et demie, tu as, si je ne m'abusé, un express pour ton chef-lieu.

— Mais je ne comptais repartir que demain, risqua le préfet d'une voix suppliante.

— A quatre heures et demi. C'est l'heure de ton train; je ne te retiens pas.

Essoufflé, suant, haletant, le préfet eut juste le temps de gagner la gare et de sauter dans l'express. A peine rentré chez lui, la sonnerie l'appelait au téléphone. Dans l'appareil, il reconnut la voix de M. Clémenceau:

— C'est bien toi? lui disait le ministre. Tu n'as pas manqué ton train?.. Bonne nuit, mon cher.

Autour de la Ferme

POULETTES HATIVES ET POULETTES TARDIVES

Dix poulettes hâtives bien développées et prêtes à pondre avant l'hiver valent, au point de vue du rapport, cent poulettes tardives qui ne se mettent à pondre qu'au printemps.

Les fermes expérimentales ont constaté que pour la ponte hâtive d'hiver—l'époque où les oeufs frais valent quelque chose—les poulettes précoces laissent loin derrière elles les poulettes tardives ou les poules.

L'époque de l'incubation dépend principalement de la température. Dans les parties du Canada où l'été est frais, on peut mettre les oeufs à couver une semaine ou deux semaines plus tard que là où l'été est relativement chaud. Dans la région qui s'étend entre la pente du Pacifique et la partie est des provinces maritimes il vaut mieux faire éclore les volailles des races lourdes vers la fin d'avril et les volailles des races légères, vers le 15 mai.

Et non seulement les poulettes précoces pondent plus que les autres en hiver, mais leurs oeufs paraissent être tout aussi féconds. Nous savons d'après les notes prises sur toutes les poules et les poulettes élevées l'année dernière aux fermes expérimentales, que les oeufs de poulettes avaient environ 80 pour cent de fécondité et les oeufs de poules 74 pour cent. En pourcentage total d'oeufs éclos, les poules venaient un peu en tête; elles l'étaient également dans la mortalité des poussins. Ces résultats montrent que les poulettes précoces et bien formées sont les seules que l'on puisse employer pour la ponte d'hiver et elles conviennent également pour la reproduction.

Voici les trois difficultés principales que l'on rencontre dans l'élevage des poulettes précoces:

1. Les oeufs fécondés sont rares à ce moment.
2. Il n'y a pas de poules couveuses (pour ceux qui font couver leurs oeufs par des poules).
3. Il est difficile d'élever les poussins si tôt.

Ce sont là des difficultés d'ordre sérieux, mais qui peuvent et qui doivent être surmontées. Le seul moyen d'avoir des oeufs bien fécondés est de se procurer des sujets reproducteurs sains, d'un bon âge, ayant une forte vitalité. Donnez-leur une quantité généreuse d'aliments nourrissants en hiver, mais sans trop les stimuler. Distribuez leur grain de façon à ce qu'ils soient obligés de travailler pour se le procurer. Débarrassez-les de la vermine et logez-les dans des quartiers sains et bien ventilés. N'ayez pas plus d'un mâle pour 12 à 15 femelles lourdes ou 15 à 20 légères. Il n'y a que les poulettes précoces ou les poules saines qui peuvent donner des oeufs fécondés au commencement de l'année. Un fait qui prouve que l'on peut y arriver, c'est que, sur des milliers d'oeufs mis à couver l'année dernière aux fermes expérimentales, ce sont ceux d'avril qui ont donné la plus forte proportion de poussins vigoureux.

C'est justement parce que ces conditions font défaut que l'on n'a pas de poules couveuses à ce moment. Si les poules d'où viennent les oeufs à couver sont insuffisamment développées ou si elles sont trop vieilles ou en mauvaise santé, on n'aura pas de poules couveuses, car une poule ne peut pas se mettre à couver avant d'avoir pondu. Naturellement, avec une couveuse artificielle on peut faire couver en tout temps, mais lorsqu'on a des poules de ce genre, la seule chose à faire est de ne pas employer les oeufs de sa basse-cour pour l'incubation. Procurez-vous des oeufs ou des poussins d'un jour d'un bon éleveur, dont le stock est bon et les oeufs fertiles. Ces oeufs coûteront un peu cher, mais vous serez amplement dédommagé par les résultats que vous obtiendrez l'hiver prochain. Aucun aviculteur ne devrait se servir de ses propres poules si ces poules ne pondent pas assez tôt pour donner des poussins précoces.

Quant à la difficulté de l'élevage elle subsiste toujours, quels que soient les oeufs employés. Si vous vous servez d'une couveuse et d'une éleveuse artificielle pour les poussins, il faudra de bonnes facilités d'élevage et il y a profit à les avoir. Si vous comptez sur les poules pour élever vos poussins aussi bien que pour faire éclore, mieux vaut acheter des poussins d'un jour. Lorsque vous les aurez, il devrait y avoir suffisamment de poules couveuses pour en prendre soin. Laissez les poules couver des oeufs de plâtre pour qu'elles prennent les poussins lorsque ceux-ci arriveront, mais mettez-les par elles-mêmes et non pas avec le reste de la bande.

Mais quoi que vous fassiez, cessez d'élever des poussins tardifs. Arrangez-vous de façon à avoir des oeufs tout l'hiver, quand bien même cela vous coûterait un peu plus cher ce printemps. Faites produire chaque poule.

Quelques bonnes recommandations.

Sans bonnes poules, pas de bons poussins.

N'oubliez pas que le gravier est pour la poule ce que les dents sont pour vous.

N'oubliez pas qu'une poule couveuse, assise pendant quelques heures sur des oeufs fécondés, les gâte pour la consommation.

N'oubliez pas que les oeufs sont poreux, et qu'ils absorbent les mauvaises odeurs lorsqu'ils sont placés près de choses qui sentent mauvais.

Ne vous imaginez pas que vous pourrez avoir des oeufs ayant bon goût, si vous donnez des aliments gâtés à des poules.

Nourrissez les volailles à des heures régulières.

Ne gardez pas un coq avec les poules dont les oeufs ne doivent pas servir à l'incubation.

Ne blâmez pas l'incubateur si les oeufs n'éclosent pas lorsque les poules manquent de vigueur.

Si vous n'êtes pas sûr que les oeufs sont fécondés, ne les gâtez pas en les mettant dans un incubateur.

Tenez toujours le poulailler propre, sain et hygiénique.

Ne vous servez pas de nids sales: voyez à ce qu'ils soient nettoyés souvent.

Mettez-y une litière fraiche de temps à autre.

Ne laissez pas la vermine attaquer les volailles.

Ne gardez pas les poules qui ne font rien. Elles ne sont bonnes qu'à faire de la soupe.

Ne clouez pas les perches aux murs. Posez-les de façon à pouvoir les enlever pour les nettoyer.

Tenez un registre de vos travaux. Si vous voulez un bon modèle écrivez au service de l'aviculture, Ferme Expérimentale, Ottawa.

Laissez entrer le soleil à flots dans le poulailler.

Ne comptez pas que les oeufs refroidis ou trop petits peuvent éclore. N'employez que des oeufs normaux.

Ne dites pas que vos poussins sont morts de la diarrhée blanche, quand c'est votre propre insouciance qui les a fait périr.

Ne comptez pas que tous les oeufs écloront dans un incubateur bon marché.

Ne blâmez pas la température lorsque vous trouvez que les éleveuses qui laissent passer la pluie sont remplies de poussins morts.

N'attendez pas pour faire réparer l'incubateur et l'éleveuse que les oeufs ou les poussins soient prêts à y entrer.

Ne vous imaginez pas que vous pouvez réussir en aviculture parce que vous avez échoué partout ailleurs.

N'abandonnez pas tout espoir cependant sans avoir bien essayé.

F.-C. ELFORD,
Aviculteur du Dominion.

VOUS CRAIGNEZ LA TUBERCULOSE?

Vous toussez, votre poitrine et vos poumons font mal, votre gorge est malade, — ne craignez pas la tuberculose. Usez du Catarrhozone et la santé reviendra. Il nettoie la gorge, débarrasse de la toux, libère la poitrine et les bronches. On ne saurait rien trouver de mieux pour guérir le catarrhe du nez. Catarrhozone est le remède de la nature: il calme et guérit toutes les maladies de la gorge, des bronches et des poumons. Donné par tous les spécialistes et employé chaque jour par des milliers de personnes. Chez les marchands: 25 sous et $1.00.

L'AVANTAGE DES TUBERCULES DE SEMENCE VIGOUREUX

Il y a sans doute une grande différence dans la production des variétés de pommes de terre, mais les fermes expérimentales ont démontré par leurs essais que **la différence peut être encore plus grande entre le rendement de deux lots d'une même variété qu'entre deux espèces.** On a vu, par exemple, de bons tubercules rapporter à raison de 400 boisseaux à l'acre tandis que de pauvres tubercules de la même variété ne rapportaient que 85 boisseaux. Maintes observations aussi frappantes ont été faites. Quelle est donc la cause de cet écart extraordinaire? Il est impossible de dire, d'après l'apparence des tubercules, quelle récolte ils donneront, car ceux qui produisent peu paraissent tout aussi bons pour la plantation que ceux qui produisent beaucoup. Il doit donc y avoir un autre moyen de déterminer ce qui fait la faiblesse et la vigueur de la semence.

On a constaté par expérience que la semence venant des localités les plus chaudes du Canada, où les jours et les nuits sont chauds pendant la saison de végétation, ne donne pas en général d'aussi bons résultats que la semence venant de ces parties où les nuits au moins sont fraiches. Dans ces districts frais, les pieds de pommes de terre grossissent généralement jusqu'aux gelées, tandis que dans les districts chauds, les tiges sèchent souvent pendant l'été ou au commencement de l'automne. **Règle générale, la récolte qui pousse vigoureusement jusqu'aux gelées ou qui est arrachée en plein vigueur de pousse, donne des tubercules de semence vigoureux** et qui produisent une bonne récolte, pourvu que la saison soit favorable et qu'il n'y ait pas de maladie. Par contre, la récolte qui a séché en été manque généralement de vigueur, et donne de très mauvais résultats, lorsqu'elle est employée pour la semence le printemps prochain. Disons aussi que les tubercules venant de sols plus lourds et plus humides des districts chauds donnent généralement de meilleures récoltes que ceux qui viennent des sols plus secs et plus légers. Enfin, il y a, dans les districts chauds, plusieurs maladies qui attaquent les pommes de terre, et qui, jusqu'ici, n'ont pas causé beaucoup d'ennui dans les régions les plus fraiches. Ainsi cette différence de vigueur dans la semence peut être due à la présence ou à l'absence de maladie ou à l'immaturité de la semence vigoureuse ou aux deux.

Donc, puisque l'origine de la semence exerce un tel effet sur la production, veillez à ce que votre semence viennent d'une récolte saine et qui a poussé vigoureusement jusqu'à l'arrachage ou jusqu'aux gelées; faute de quoi, procurez-vous de la semence venant d'un district frais, plutôt que d'un district chaud.

W.-T. MACOUN,
Horticulteur du Dominion.

LA MALADIE DU SOMMEIL

M. J. Greggio a consacré deux articles dans les **Etudes** à la maladie du sommeil qui a fait des ravages effroyables en Afrique, et aurait amené la disparition prochaine de la race nègre, si des mesures efficaces n'avaient été prises. Pour se faire une idée de la grandeur du fléau, il suffit de penser que la population de l'Ouganda était tombée, en quelques années, de 10 à 2 millions d'habitants. Le développement de la maladie, cantonnée autrefois dans quelques régions isolées, est dû en grande partie aux déplacements.

L'étiologie de la maladie est parfaitement connue. Elle est due à la pullulation, dans l'organisme, d'un microbe bien caractérisé, le **trypanosome gambiense**, inoculée par la mouche **tsétsé, glossina palpalis.** Par elle-même, la piqûre de l'insecte serait inoffensive; pour qu'elle transmette la maladie, il faut que la mouche **tsétsé** se soit contaminée en puisant le microbe dans le sang d'un homme atteint de la maladie. Prise à son début, la maladie peut être enrayée aussitôt; mais ce qui manque le plus en Afrique, ce sont les médecins. On en compte un pour une étendue de trois de nos départements. Les missionnaires suppléent heureusement à cette disette; mais encore faudrait-il qu'ils fussent aidés par les gouvernements.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole SAMEDI, LE 10 MAI

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
"Tough No 1	2.18½
"Tough" No 2	2.15½
"Tough" No 3	2.09½

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .74⅛
No 3 C. W.	.71⅜
Fourrage, Extra No 1	.70⅞
Fourrage 1	.68⅜
Fourrage 2	.65⅛

ORGE

No 3 C. W.	$1.17⅝
No 4 C. W.	1.10⅝
Fourage	1.00½
Rejeté	1.00⅛

LIN

No 1 C. W., décargé	$3.92
No 2 C. W.	3.86
No 3 C. W.	3.59
Rejeté	3.59

SEIGLE

C. W.	$1.51

"Décharge" veut dire décharge à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$13.75 à $15.50
Bons	$11.00 à $13.00
"Feeders" et "Stockers".—	
De choix	$11.00 à $13.50
De choix, Légers	$9.00 à $12.50
"Bulls".—	
Excellents	$8.60 à $9.50
Bons	$5.75 à $6.25
Ordinaires	$5.00 à $6.00
"Oxen".—	
Excellents	$9.00 à $11.50
Bons	$7.75 à $8.50
Ordinaires	$5.00 à $6.00
Vaches.—	
Excellentes	$10.00 à $12.50
Bonnes	$9.00 à $10.00
Ordinaires, Moyennes	$7.50 à $9.50
"Canners"	$4.50 à $5.25
Taures.—	
Excellentes	$12.00 à $13.50
De choix, "Stockers"	$8.00 à $9.50
Bonnes	$7.50 à $7.75
Veaux.—	
Léger, De choix	$11.00 à $15.00
Lourd, De choix	$8.00 à $11.00
Cochons.—	
Choix	$21.00
Truies	$14.50 à $15.00
Lourds	$16.00 à $17.00
Légers	$17.00 à $19.00
"Stags"	$10.00 à $11.25
Moutons.—	
Agneaux	$14.50 à $15.25
Moutons	$10.00 à $11.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais, Aux expéditeurs	$ .44—.45
Beurre.—	
Crémerie, Au détailleur	$ .59—.60
De ferme, Aux expéditeurs	$ .35—.36
Patates—	
Le boisseau, Lot de 10-20	$ .90
Volailles—	
Poulets, Vivants	$ .30
Poulets, Préparés	.35
Poulets, Au détail	.47
Poules, Vivantes	.27
Poules, Préparées	.32
Poules, Au détail	.40

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses, Sac de 98 livres	$5.35
Five Roses, 2 sacs de 49 livres	5.46
Five Roses, 4 sacs de 24 liv.	5.55
Purity, Sac de 98 livres	5.35
Purity, 2 sacs de 49 livres	5.45
Purity, 4 sacs de 24 livres	5.55
Royal Houseold, Sac de 98 liv.	5.35
Royal Household, 2 sacs de 49	5.45
Royal Household, 4 sacs de 24	5.55
Maple Leaf, Sac de 98 livres	5.35
Maple Leaf, 2 sacs de 49 livres	5.45
Maple Leaf, 4 sacs de 24 livres	$5.55

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$39.00	$43.00

Sucre—

Foin—

(Prix du gros aux producteurs, Timothy, Winnipeg)

"Timothy" No 1	$35.00
"Timothy" No 2	$33.00
"Timothy" No 3	$28.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg)

"Red Top" No 1	$28.00
"Red Top" No 2	$26.00
"Red Top" No 3	$18.2[illegible]
"Upland" No 1	$25.0[illegible]
"Upland" No 2	$23.0[illegible]
"Midland" No 1	$22.0[illegible]
"Midland" No 2	$20.0[illegible]

A NOS LECTEURS!

NOTRE TOURNEE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Voici l'itinéraire que nous suivrons:

18 mai, St-François-Xavier
22 mai, Saint-Boniface.
25 mai, Saint-Adolphe.
23 mai, Sacré-Coeur (Winnipeg).
1 juin, Sainte-Rose-du-Lac. Matinée à 2 h. p.m. et soirée.
2 juin, Saint-Eustache.
3 juin, Elie.
4 juin, Fannystelle.
5 juin, Saint-Claude.
6 juin, Notre-Dame-de-Lourdes.
7 juin, Somerset.
8 juin, Letellier.
9 juin, Saint-Jean-Baptiste.
10 juin, Sainte-Agathe.
11 juin, Saint-Malo.
12 juin, Saint-Pierre-Jolys.
13 juin, La Brocquerie.
14 juin, Sainte-Anne des Chênes.
15 juin, Lorette.
17 juin, Saint-Charles.
19 juin, Saint-Norbert.
22 juin, LaSalle.

Prix d'admission:

Sièges ordinaires: 50 sous. Sièges réservés: 75 sous.

CONDITIONS SPECIALES A NOS ABONNES:
A tous ceux dont l'abonnement sera payé jusqu'en 1920, nous enverrons gratuitement, SUR DEMANDE, deux billets de 50 sous.

AUX NOUVEAUX ABONNES ET A CEUX QUI SE REABONNERONT:
Nous leur enverrons aussi, SUR DEMANDE, deux billets de 50 sous. — Toute année supplémentaire d'abonnement vous donnera droit à deux billets de 50 sous.

N'OUBLIEZ PAS—Le lever du rideau se fera à 7 heures 45 p.m. précis.

SAINT-BONIFACE ET SACRE-COEUR
Ceux qui veulent des billets réservés ou échanger leurs billets ordinaires contre des billets réservés voudront bien s'adresser au bureau de la "Liberté", rue Aulneau, Saint-Boniface, ou 619 Ave McDermot, Winnipeg.

Blanc d'abonnement et de demande de billet en page 4

PROGRAMME DE LA SEANCE

1.—Allocution expliquant le but de cette tournée .... J. NORBERT JUTRAS

2.—"LE MARIAGE AU TELEPHONE", Comédie en 1 acte, par Maurice Hennequin.

PERSONNAGES:
Rissolet, notaire .... MAURICE GOULET
Edouard de Chèvrefils .... JEAN-CHARLES D'AUTEUIL

3.—Chants Canadiens.

4.—"A LA SALLE DE POLICE", Comédie en 1 acte par Antony Mars.

PERSONNAGES:
Agénor des Haut-Fourneaux, réserviste .... ARMAND GOULET
Alcide Moulard, réserviste .... MAURICE GOULET
Un sergent .... JEAN-CHARLES D'AUTEUIL

5.—Déclamation .... JEAN-CHARLES D'AUTEUIL

6.—"LES DEUX SOURDS", Comédie en 1 acte, par Jules Moineaux.

PERSONNAGES:
Auguste Damoiseau, rentier .... JEAN-CHARLES D'AUTEUIL
Eustache Damoiseau, son frère .... J. NORBERT JUTRAS
Placide .... ARMAND GOULET
Boniface, domestique de Damoiseau .... MAURICE GOULET
Un garde champêtre

7.—O Canada.

BONSOIR—MERCI

PROFITEZ DES AVANTAGES ACCORDÉS AUX ABONNÉS

HÂTEZ-VOUS DE DEMANDER VOS BILLETS, CAR LE TEMPS SERA LIMITÉ AVANT CHAQUE REPRÉSENTATION

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

BOIS, DE CORDE.

	Une corde	Deux cordes	Coupé la corde
Epinette rouge	$9.75	$19.00	$10.50
Epinette blanche	$9.00	$17.50	$ 9.75
Cyprès	$8.25	$16.00	$ 9.00
Tremble	$7.00	$12.75	$ 7.75

THE CASSON LUMBER COMPANY Ltée Tel. Main 2625.

A VENDRE.—Magasin appartenant à M. Joseph Cooler, près de l'église. Bon site et près de la fromagerie. S'adresser à **Joseph Cooler, St-Joseph, Man.**

REPRODUCTEURS Yorkshire enrégistrés à vendre. $20.00. S'adresser aux R.R. P.P. **Trappistes, Saint-Norbert.**

POUR DEMENAGER.—R. & B. Auto Transfer, transportation de tous genres et déménagements. Excellent service. Téléphone M. 5448; domicile M. 2966. **O. Bibeau, propriétaire.**

A VENDRE à cinquante milles de Winnipeg et tout près de la gare; un magasin ayant de 24-45, avec entrepôt de 24-45 et résidence privée dans le haut. Il n'y a qu'un compétiteur. Bonne clientèle assurée pour un Canadien. S'adresser à **Wilfrid Bonin, Inwood, Man.**

A LOUER un bon haut de maison comprenant cinq chambres. Améliorations modernes. S'adresser à **C. A. Gareau, 457 Des Meurons, St. Boniface.**

ON DEMANDE un jeune homme pour Société financière. Solide instruction bilingue, pouvant faire correspondence dans les deux langues. Avec connaissance de comptabilité de préférence. S'adresser au **No. 3151, La Liberté,** en spécifiant salaire et référence.

SPECIALISTES DES PIEDS. — La faiblesse des pieds et trop d'effort sur l'arc du pied affecte souvent tout l'organisme nerveux. Nos légers supports d'arc assurent un confort parfait: ils sont modelés sur votre pied. Oignons, callosités et toutes autres affections des pieds scientifiquement traités. Conseils et pamphlets gratuits. **Smith Laboratory, 807 et 809 Edifice Somerset, téléphone Main 3745. Dr J. A. Séguin, spécialiste en orthopédie.**

APPRENTIES ET FINISSEUSES dans les fourrures trouveront de l'emploi en s'adressant à **Antonio Lanthier, 207 rue Horace, Norwood.**

LISEZ CECI.—Images de Jeanne d'Arc et de Saint-Roch, en couleur, grandeur de 8x11. Prix: 3 pour 25c ou 8 pour 50c. Agents demandés, gros profits. S'adresser: **A. Barnabé, 1331 rue Delorimier, Montréal.**

A VENDRE à St-Claude, Man., une ferme de 240 acres, 140 en culture et le reste en pâturage; clôturé, dans un centre français, à 5 milles de la gare, au nord de l'église, ¾ de mille d'école. Bonnes bâtisses: maison de 22x30, étable de 26x80, grains et hangar, bonne eau. Conditions: $42.50 l'acre. Tous les instruments aratoires compris à ce prix. Pour plus d'informations s'adresser à **Edmond Lapointe, St-Claude, Man.**

SAINT-BONIFACE

Le docteur L.-D. Collin, sous-surintendant du service médical canadien en France, sera bientôt de retour dans sa famille. Il revient par voie d'Italie et de France. A Rome il a eu le bonheur de voir Sa Sainteté Benoit XV, à laquelle il fut présenté par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

Les demoiselles du Club de Tennis de Saint-Boniface organisent une partie de cartes (whist) qui aura lieu jeudi le 15, à huit heures, à la salle Lavoie.

L'Association des Contribuables de Saint-Boniface s'assemblera jeudi soir, le 15, pour discuter les affaires municipales. Elle invite tous les citoyens de Saint-Boniface à s'y rendre.

* * *

Mlle Prud'homme, fille de l'honorable juge Prud'homme, est de retour après une absence de quelques mois.

* * *

Le public de Saint-Boniface aura prochainement l'occasion d'entendre dans un concert le professeur Hélié.

* * *

A accompli un miracle. "J'ai souffert de rhumatismes depuis que j'étais enfant," nous écrit M. S.-O. Bombena, d'Elyria, Ohio. "Aucun traitement ne semblait pouvoir améliorer ma condition; à chaque changement de température, je me sentais pire. Après avoir employé six bouteilles de Novoro du Dr Pierre, mes rhumatismes disparurent et je puis, sans crainte, déclarer que cette médecine a accompli un miracle dans mon cas." Des milliers de patients ont retrouvé leur santé et leurs forces par ce vieux remède herbeux renommé. Il ne peut être obtenu dans les pharmacies, mais il est supplée par des agents spéciaux qui le reçoivent directement du laboratoire du Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

Ce qu'il faut faire et ne pas faire

Si vous désirez prendre soin vous-même *de* vos fourrures

Dès que vous n'avez plus besoin de vos fourrures, ne les laissez plus exposées à la poussière, au soleil, ne les mettez pas dans des boites ou des sacs, les couvrant de poivre. Ce sont là des pratiques très dangereuses pour vos fourrures.

Voici ce que vous devez faire: Battez-les comme vous feriez d'un tapis afin d'en faire sortir la poussière. Si au cours de cette opération, vous constatez que le poil tombe, en quelque petite quantité que ce soit, c'est que votre fourrure est mitée.

Alors ne tardez pas à porter votre fourrure à un fourreur expert et gardez-vous de l'aller faire gaspiller par un tailleur couturier ou autres soi-disant fourreurs.

Venez me voir et vous ne serez pas déçus.

Outre que je remettrai vos fourrures en bon état, j'ai encore un bel assortiment de peaux dont je pourrai vous confectionner n'importe quel vêtement de fourrure tout en vous faisant économiser de 30 à 40 pour cent.

Je vous assure que vous serez satisfait.

ANTONIO. LANTHIER,
Fourreur.

Etabli ici depuis 15 ans, 207 rue Horace, Saint-Boniface. Tél. Main 5355. Seul manufacturier canadien-français.

SACRE-COEUR

Partie de cartes

Mardi soir dernier, le 6 courant, avait lieu, dans la salle ordinaire, la partie de cartes, — 500 et whist, — organisée par les Dames de Sainte-Anne, sous la présidence de Mme J.-L. Leduc, assistée de Mmes Gingras, Chauvière, Castéla et Bédard, qui composent le Comité d'Organisation.

Il y avait une assistance nombreuse et la soirée était rehaussée par la présence des Rév. Pères Ménard, O.M.I., et Deguire, O.M.I., prédicateurs missionnaires bien connus, du R. P. Thibaudeau, O.M.I., curé de Kenora, du R. P. Normandin, O.M.I., curé, du R. P. Thérien, O.M.I., vicaire et du R. P. Plourde, O.M.I.

Mlle Rita Chevrier nous fit le plaisir de morceaux choisis de piano et Mme Bélair de belles chansons, accompagnée au piano par Mme L.-A. Farley. M. D'Auteuil sut aussi nous charmer par deux récitations et Mlle Marie-Louise Gingras chanta, accompagnée par le Frère Sylvestre sur son piano-accordéon. L'assistance ne manqua pas d'appréciation pour ces artistes par ses applaudissements répétés, qui les obligèrent tous chaque fois de se faire entendre de nouveau.

Le prix d'honneur (whist) pour dames, donné par M. Picard, de l'Immaculée-Conception, fut gagné par Mlle A. Baril, et celui des Messieurs, donné par Mme E. Guertin, fut gagné par M. F.-X. Paillé.

Le prix d'honneur (500), pour dames, donné par Mme Aimé Bénard, fut gagné par Mme Ingraham, et celui des messieurs, donné par Mme J.-L. Leduc, fut gagné par M. E. Lévesque.

Le goûter qui fut servi était des plus excellents. En un mot, ce fut un beau succès, et les Dames de Ste-Anne ne méritent que des félicitations.

M. J. Collon remercia les artistes de leur concours toujours si bien apprécié, ainsi que les personnes, françaises et anglaises, des autres paroisses d'être venues en grand nombre se joindre à nous.

* * *

Mlle B. Fitzgerald, depuis deux semaines en visite chez sa coeur, Mme Henri Gauthier, est partie mercredi matin pour Prince-Albert, enchantée de son voyage avec promesse de revenir bientôt.

* * *

La famille Rhéaume remercie tous ceux qui ont bien voulu lui témoigner leurs sympathies à l'occasion du deuil qui l'a atteint si profondément en la personne de M. A. Rhéaume.

* * *

M. W. MacKenzie, gérant de la Rock City Tobacco, est parti pour un voyage d'affaires dans l'Est.

* * *

Mme Marquis a subi une grave opération, hier. Son état est très inquiétant.

* * *

A la messe de 9 heures, dimanche, nous avons eu l'émotionnant spectacle de la Première Communion des tout-petits de la paroisse. La confirmation leur sera donnée dimanche soir, le 25, par Sa Grandeur Mgr Sinnott.

* * *

Le R. P. Emard, O.M.I., bien connu des anciens de la paroisse, est de passage au presbytère.

* * *

A une assemblé générale tenue dimanche dernier, la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg s'est occupée tout spécialement de l'organisation du pique-nique qu'elle doit donner, le 1er juillet prochain, pour célébrer la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

M. J.-H. Lemire ayant gracieusement offert sa belle propriété située au bord de la rivière Assiniboine, près de Portage, elle a été choisie pour être l'endroit où il faudra descendre des chars. Des explications détaillées seront données en temps opportun.

Voici la liste des comités nommés à l'assemblée:

1. Organisateurs en chef: M. le Président L. Arsenault et M. J.-H. Lemire.
2. Comité des finances: MM. J.-A. Rhéaume et J.-H.-N. Leveillé.
3. Comité de réception et d'invitation: MM. E. Guertin, J.-W.-L. Forget, P. L'Heureux et Dr L. Benoit.
4. Comité de rafraichissement, liqueurs, cigares, etc.: MM. P. Villeneuve et N. Prud'homme.
5. Comité du restaurant: Dames de Sainte-Anne, assistées de MM. Ruelle et DeLorimier.
6. Comité des jeux et amusements: MM. V. Rho, O. Marquis et Lafrance.
7. Comité d'installation: MM. A.-B. Desrochers et H. Lauzon.
8. Comité de la presse, impressions et insignes: MM. L. Arsenault et J. Collon.

Le R. P. Thérion, O.M.I., chapelain, fait partie de tous les comités.

De généreux donateurs ont déjà offerts des dons et des prix, mais comme d'autres en ont promis, la liste complète en sera publiée ultérieurement.

Tous ceux qui liront ces lignes sont priés d'en informer leurs amis, car tous sont cordialement invités à venir, le 1er juillet prochain, à la villa Lemire, pour s'y amuser et y rire à la canadienne-française.

COMMENT FURENT TRAITES LES PRISONNIERS FRANCAIS

Le "Rhin Français", de Colmar, publie un fait nouveau de la plus haute gravité:

M. Schmitt a fait cette déclaration d'un chef de service de la police vétérinaire à Hambourg:

"Fin 1916, le directeur de l'abattoir, M. le Dr Borgert, convoqua les huit vétérinaires qui travaillaient avec moi. Il nous communiqua un document qui ne manqua point de nous causer une vive stupeur. Désormais, nous dit-il, on ne jettera plus les foies ni les poumons malades des bêtes tuberculeuses. L'ordre est venu de Berlin que ces pièces seront recueillies, salées et destinées aux camps des prisonniers."

M. Schmitt ajoute: "En entendant cette chose monstrueuse, les bras m'en tombèrent. Mais en ma qualité d'Alsacien suspect, j'étais bien obligé de me taire. Toutefois, un de mes collègues allemands ne cacha pas son étonnement et son indignation. Le directeur répondit: "Que voulez-vous? L'ordre vient de Berlin. Il n'y a pas autre chose à faire que de s'y conformer.""

En effet, à partir de ce jour-là, un soldat fut adjoint à chaque vétérinaire. Ce soldat était chargé de recueillir les pièces malades, même les poumons lorsque la glande était reconnue tuberculeuse. En temps ordinaire, ces pièces étaient jetées, — et ce, conformément aux ordonnances de police, — dans des récipients cadenassés et ensuite enfouies.

Maintenant, et par ordre du gouvernement, elles étaient soigneusement mises de côté et salées à l'usage des prisonniers de guerre!

"Je suis prêt, affirma M. Schmitt, à répéter sous la foi du serment ce que je viens de vous dire.

Avant de nous serrer la main pour l'adieu, je demande encore à mon interlocuteur s'il n'eut pas de difficultés à surmonter avant de quitter l'Allemagne.

— Hé! le Soviet de Hambourg se refusait à me délivrer un laissez-passer. C'est un soldat lorrain qui me procura la pièce nécessaire. Les gens du Soviet affirmaient sans rire qu'il était interdit de rentrer en Alsace-Lorraine. Lorsque j'arrivai à Kehl, il était trop tard pour traverser le Rhin et force me fut de passer la nuit à l'hôtel du "Saumon". En apprenant que j'étais, le bon hôtelier badois m'envoya coucher sous les combles! C'était bien bon pour un Alsacien suspect, devenu Français, n'est-ce pas? Le lendemain matin, le bonhomme s'approcha de moi et me demanda, sans sourciller, d'introduire quelques lettres en contrebande dans Strasbourg. Bien entendu, je l'envoyai promener.

Ah! ces Badois...

FEUILLES D'ERABLE

Samedi, le 17, aura lieu la vente des "Feuilles d'érable", organisée chaque année par les Dames Patronesses de l'Hospice au profit des orphelines. Il est à espérer que le public encouragera fort cette oeuvre en se montrant aussi généreux que par les années passées. Les Dames Patronesses auront leur bureau central à l'Hôtel-de-Ville. Toutes les dames et jeunes filles qui désireraient travailler à cette oeuvre et qui n'auraient pas encore donné leur nom pourraient le faire en s'adressant soit à Mme Noël Bernier, Mme C.-A. Lemieux, Mme L.-O. Ducharme ou Mme T. Bertrand.

CONCERT SACRE

Le concert sacré donné à Saint-Edouard de Winnipeg dimanche soir, par la Chorale de l'Union Canadienne, a été un succès. Sa Grandeur Monseigneur Sinnott y assistait.

LA GUERRE SOUTERRAINE DES TAUPES

Quel curieux travail que celui de la taupe! Savamment elle construit des galeries qui s'étendent à de grandes distances et se relient à une sorte de quartier général aux souterrains symétriques. Des galeries principales aboutissent à une galerie circulaire inférieure, à un magasin central; des galeries supplémentaires permettent des arrivées ou des départs précipités, et une galerie supérieure se relie avec l'ouvrage inférieur par des canaux obliques; ceci donne à l'ensemble l'aspect d'une fortification destinée aussi bien à l'attaque qu'à la défense.

Elle donne à coup sûr le maximum de sécurité à l'occupant.

L'homme n'a pas fait mieux pendant la guerre.

Il a su adapter — à la longue — l'art du souterrain à celui du combat; il a attaqué son adversaire par des galeries et s'est défendu par des contre-galeries; mais il n'a prouvé qu'une chose: la guerre est un retour direct à la période préhistorique, à l'époque où l'homme ne savait vivre et se protéger que par des moyens semblables à ceux qu'emploient les animaux.

Ne soyons pas trop sévères cependant. L'architecture souterraine peut, dans certains cas, nous apporter un confort supplémentaire en mettant à notre disposition des moyens de transport nouveaux, bien supérieurs à ceux de surface. Le réseau métropolitain de Paris n'est autre chose, après tout, qu'une immense taupinière dans laquelle circulent chaque jour cent mille individus. Le séjour n'y est pas très agréable, mais il est de si courte durée que l'on accepte les imperfections du système pour bénéficier de ses avantages.

Le voilà bien, n'est-ce pas, le vrai retour à la terre?

LA CROIX DU GENERAL VON WINTERFELD

A la suite du grave accident d'automobile survenu aux grandes manoeuvres de 1913, l'attaché allemand, colonel de Winterfeld, avait reçu la croix de la Légion d'honneur.

Devenu général, et désigné pour faire partie de la Commission d'armistice, le 11 novembre, von Winterfeld avait cru sans doute de bonne politique d'arborer sa décoration pour les pourparlers.

Après le salut qui suivit les présentations, le maréchal Foch, plantant ses regards dans les yeux du général allemand, lui dit simplement, tout en désignant la croix qu'il osait porter sur sa tunique:

—Je vous autorise, Monsieur, à l'enlever.

Un benet écrivit la lettre suivante à un de ses amis: "Mon cher C... j'ai oublié ma tabatière en or chez toi; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet." Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en post-scriptum: "Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la rechercher." Puis, il ferme sa lettre et l'envoie.